

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Des Dents et de leur beauté.

Vous serez femmes un jour, mesdemoiselles, vous serez mères, et quand votre enfant atteindra son sixième mois, des cris, des mouvements nerveux vous annonceront que bientôt ses gencives, douloureuses et gonflées, vont se parer de petites perles; mais ce moment, que toutes les mères attendent avec impatience, cause souvent leur désespoir; car elles savent combien d'enfants succombent dans les convulsions.

Je dirai aux jeunes mères : les bains sont le préservatif et le remède contre les accidents de la première dentition. A l'âge de cinq ou six mois, baignez souvent votre enfant, essuyez-le, enveloppez-le dans des langes bien chauds; pour achever de le sécher, couchez-le, et un doux sommeil vous le rendra joyeux au réveil. Mais si cette précaution n'a pas été prise par l'une de ces femmes pauvres et ignorantes de la campagne, et que des accidents surviennent, vous, mesdemoiselles, qui veillez sur tous ceux qui souffrent, envoyez vite chercher un médecin; car quelques heures

de retard pourraient devenir irréparables.

Les accidents de la dentition sont ordinairement de trois sortes : ils attaquent l'estomac, les intestins et le cerveau.

Les affections de l'estomac déterminent des vomissements; on les combattra en présentant moins souvent l'enfant à sa nourrice, en le lui laissant moins longtemps : une légère décoction d'orge édulcorée avec du sirop de gomme remplacera la nourriture de l'enfant.

Les affections des intestins, on les combattra par des cataplasmes de farine de graine de lin, posés sur la partie malade, par des injections d'eau tiède, d'abord, puis légèrement amidonnées, et par des bains d'eau de son.

Les affections cérébrales sont indiquées tantôt par les yeux brillants et la rougeur de la face, tantôt, au contraire, par sa pâleur et l'abaissement des paupières qui restent entr'ouvertes, enfin par des mouvements nerveux et des convulsions. On les combattra par des cataplasmes de farine de moutarde appliqués sur les pieds, sur les genoux; suivant l'âge de l'enfant, une ou plusieurs sangsues placées derrière l'oreille, ou enfin par une incision sur la gencive blanchie d'où la dent veut sortir. Cette opération amènera un soulagement complet.

A deux ans, vingt dents ornent la bou-

che des enfants. A sept ans environ, les deux petites dents centrales de la mâchoire inférieure s'ébranlent et tombent pour être remplacées par d'autres plus larges et plus en rapport avec l'âge et la force de l'enfant, dont les mâchoires se sont élargies; les vingt dents de lait subissent alternativement le même sort.

Sous le rapport de la santé, cette seconde période est beaucoup moins dangereuse; mais les dents qui, pour le premier âge, sont presque toujours bien rangées, subissent souvent diverses déviations. Ainsi les dents qui repoussent à l'âge de sept ans, ne trouvant pas toujours une place en rapport avec leur largeur, se portent les unes sur les autres. Si cette déviation n'est que légère, on n'aura pas à s'en inquiéter; les os de la mâchoire se développant jusqu'à l'âge de quinze ans, les dents regagneront peu à peu leur place, sans le secours de l'art.

Mais si les dents poussent entièrement groupées, alors les soins les plus assidus doivent combattre cette fâcheuse difformité.

Je vais d'ailleurs vous apprendre un moyen facile de reconnaître, avant même que les secondes dents soient poussées, si elles trouveront à se placer sans secours, ou si elles en auront besoin.

En passant l'index sur le palais, s'il offre, au toucher, une voûte large et peu profonde, les dents se rangeront indubitablement; si, au contraire, le palais est profond, angulaire, et semblable pour la forme à une ogive, les dents seront groupées, et il faudrait y remédier aussitôt.

Dans ce dernier cas, les os de la mâchoire ne se sont pas convenablement développés, et on peut les y exciter par un moyen bien simple, lequel évitera l'emploi des mécaniques, ce qui deviendrait indispensable plus tard.

La mère exigera de son enfant qu'il porte souvent, dans la journée, le pouce de chaque main, de chaque côté du palais, afin

d'élargir cette partie de la bouche, ce qui aura lieu, en effet, avec le temps; et les dents, à mesure qu'elles repousseront, trouveront assez de place.

Mais le manque de place n'est pas la seule cause des difformités de la bouche; il existe trois autres sortes de difformités beaucoup plus disgracieuses. Quoi de plus désagréable, en effet, que ces dents qui dépassent les lèvres, nuisent à la netteté de la prononciation, et se gâtent bientôt, frappées par l'air froid qui les saisit à l'extérieur. C'est surtout contre ces difformités que j'ai trouvé un procédé d'une supériorité incontestable, en pensant à vous, surtout, mesdemoiselles, qui êtes destinées à plaire à ceux qui seront vos maris; car (et je vous le dis en confidence), il vous faut être jolies le plus que vous le pourrez!

Depuis plusieurs années, frappé des inconvénients des différents procédés employés pour redresser ce genre de déviation, j'ai travaillé à vaincre toutes les difficultés et j'y suis parvenu. Ainsi, moyennant un appareil très-simple et quelques soins, aucune déviation des dents, quelle qu'elle soit, ne pourra persister. J'ai soumis cet appareil à l'Académie des Sciences, qui l'a reçu dans sa séance du 25 août dernier.

L'exposé suivant en donnera une idée.

S'agit-il de cette proéminence de dents qui caractérise la physionomie des Anglais? je fais une espèce de gouttière en or, en argent ou en platine, dans laquelle doit entrer librement la partie des dents de la mâchoire qui est bien conformationnée; à cette gouttière est adaptée tout simplement une petite lame d'or très-flexible, qui vient presser légèrement, mais d'une manière continue, la dent ou les dents proéminentes qui rentreront ainsi graduellement, sans occasionner d'autre ennui que la gêne produite par un corps étranger dans la bouche: la personne qui porte ce petit appareil peut l'ôter pour parler, pour manger, et le remettre avec une extrême facilité et d'autant moins de ré-

pugnance qu'il ne la blessera en aucune façon.

Si les dents ont une difformité contraire, c'est-à-dire rentrent du côté de la langue, la petite lame flexible, placée à l'intérieur, repoussera ces dents en avant, et elles regagneront bientôt leur place.

Enfin, la troisième difformité consiste en des dents contournées, ou placées en biais sur les gencives. Il s'agit donc de les faire pivoter. Cette évolution, qui présentait les plus grandes difficultés, s'obtient facilement avec mon petit appareil : une lame est placée en dessus, sur l'angle de la dent qui ressort trop ; une autre lame est placée en dessous, sur l'angle qui rentre trop ; ces lames poussant chacune de son côté les angles de la dent, lui font inévitablement exécuter un mouvement de rotation. Ainsi, toute déviation des dents se trouvera redressée, et, ce qui est inappréciable, sans les douleurs qui accompagnent d'ordinaire ces sortes d'opérations.

Je vous ai enseigné dans cette notice les préservatifs contre les dangers à craindre lors de la première dentition ; je vous ai indiqué les moyens d'obtenir des dents bien rangées à l'époque de la seconde ; je vous ai donné connaissance de procédés nouveaux au moyen desquels on peut, sans occasionner de douleur, forcer les dents déviées et difformes à s'arranger agréablement sur les gencives ; il ne me reste plus qu'à vous offrir des conseils de propreté et de santé pour votre bouche : ce sera le sujet de notre plus prochain entretien.

ADOLPHE DE LABARRE, fils,

Médecin-Dentiste de l'hôpital des Enfants-Trouvés et Orphelins de Paris.

Revue Littéraire.

Les femmes en prison (1), causes de leurs chutes, moyens de les relever. Dédié à S. A. R. Madame la princesse Adélaïde d'Orléans, par M^{me} Joséphine Mallet, chez Chamerot, quai des Augustins, 33.

Rien de ce qui intéresse l'humanité ne doit vous rester indifférent, mesdemoiselles, et, bien que le livre de madame Mallet ne vous soit pas destiné, je crois devoir vous en entretenir.

Depuis 1830 le gouvernement a diminué les peines, amélioré les prisons et adouci le sort des prisonniers... Cependant le nombre progressif des récidivistes lui a donné gravement à réfléchir.

La loi punit le crime, c'est juste ; mais la punition devrait amener la moralisation du coupable ; sans cela, dès qu'il sera sorti de prison, ses mauvais instincts le porteront à de nouveaux méfaits, d'autant plus que ces hommes pervers, lorsqu'ils sont réunis sous les verrous, au lieu de s'accuser de leurs crimes, de s'en repentir, s'en glorifient, et, se promettant de faire pis encore, ils se plaisent à instruire ceux qui sont moins savants dans le crime ; puis, lorsque tous ces misérables se retrouvent en liberté, ils se réunissent pour faire le mal, reviennent encore recevoir la punition que la loi promet à ceux qui la bravent... et c'est toujours à recommencer.

Sa Majesté Louis-Philippe a aboli la peine de la marque sur l'épaule ; un grand coupable peut donc espérer que son repentir effacera sa faute, aux yeux de Dieu, et que sa condamnation l'effacera aux yeux des hommes... Par malheur, dans les prisons, les condamnés travaillent enfermés ensemble ; dans les bagnes, ils travaillent en plein air, attachés deux à deux et traînant un boulet dont la chaîne est rivée au bas de leur jambe gauche. Pour le forçat qui a toute honte perdue, le

(1) Ce livre a valu à M^{me} Mallet le grand prix Montyon.

bagne est préférable à la prison, d'autant qu'il a plus de chances de s'évader... Pour le criminel qui a conservé quelque honte, pour celui qui n'a tué que par jalousie, qu'elle aggravation de peine ce doit être que celle de se voir attaché au forçat qui a tué pour voler ! et lorsque tous deux, libérés de leur condamnation, rentreront dans la société, si le premier est bien élevé, homme du monde, il lui faudra rencontrer son camarade de boulet qui viendra lui frapper grossièrement sur l'épaule, lui rappelant leur fraternité de misère afin d'en abuser, peut-être, ou bien le menaçant de le perdre...

C'est pour éviter ce malheur que des hommes généreux viennent de proposer au gouvernement une nouvelle loi. Des architectes ont tracé des plans pour la construction de prisons cellulaires. D'après ces plans, les coupables seraient renfermés, seuls, le jour, la nuit, avec défense de parler à leurs voisins ; ils assisteraient à la célébration des offices religieux, du fond de leur cellule, d'où ils verraient et entendraient le prêtre, dont l'autel et la chaire s'élèveraient au milieu et au sommet de la prison, qui serait de forme circulaire ; ils se promèneraient trois fois par semaine, seuls, dans un long et étroit préau ; ils travailleraient afin de gagner leur vie et d'amasser de l'argent ; pour récréation ils liraient de bons livres ou apprendraient à lire, s'ils ne le savaient pas ; ils recevraient la visite du directeur, de l'aumônier, du médecin, du surveillant, de leur femme et de leurs enfants... Il me semble que cette vie, composée de travail, d'ordre, de solitude, de bons conseils, de bonnes lectures et de prière, seul à seul avec Dieu et le prêtre, amèneraient le coupable à réfléchir, à se repentir et à s'améliorer.

Madame Mallet est entièrement de cet avis et réclame pour les femmes les bienfaits du régime cellulaire. « Ce que nous désirons, » dit-elle, c'est que les condamnées ne puissent plus se corrompre mutuellement, qu'il leur soit impossible de se rencontrer, de se reconnaître, de se voir *jamais* ! » Une

mère supérieure et des religieuses, sous les ordres du directeur de la prison, veilleraient seules sur les détenues. Des dames, des demoiselles âgées formeraient une société de patronnage pour empêcher que les prisonnières rendues à la liberté ne retombent dans le vice ou dans la misère, en leur fournissant de l'ouvrage, en leur procurant une place.

« Il faudrait, ajoute madame Mallet, que » toutes les dames qui se voueront à cette » noble et sainte mission de visiter les » condamnées, pour les ramener à la vertu, » connussent les antécédents de chacune de » ces femmes, la cause de leur condamnation, et se pénétrassent bien que, pour » arriver au cœur de la coupable, il faut d'abord que celle-ci soit convaincue qu'on » ne la considère pas comme un être entièrement dégradé ; il faut s'attacher à » faire vibrer une à une les cordes si sensibles de son âme, cordes qui se détendraient » et ne rendraient aucun son si elles n'étaient touchées par une main délicate et » exercée ; il faut encore que la parole de » ces dames soit toujours encourageante, » consolatrice, jamais sévère ; qu'elles leur » répètent sans cesse que pour elles tout n'est » pas perdu ; que par un repentir sincère, » une vie désormais exempte de rechute, » elles obtiendront de la miséricorde divine » la rémission de leurs fautes, et parviendront, en ne se laissant pas décourager, » à se réhabiliter aux yeux du monde... » Oh ! alors, à moins que ces personnes charitables et pieuses ne rencontrent de ces » âmes entièrement avilies, chez lesquelles » tout sentiment de droiture est éteint, elles » arriveront infailliblement à persuader aux » prisonnières que la vertu est le seul chemin qui conduit au véritable bonheur. »

Tout en reconnaissant les nobles et généreuses pensées qui dominent dans le livre de madame Mallet, et le but tout chrétien qu'elle propose pour améliorer le moral des femmes en prison, nous blâmerons quelques déclamations contre le luxe. Nous croyons qu'une femme riche doit être

élégante, afin de faire *travailler* l'ouvrier; nous n'aimons pas le conseil que madame Mallet donne à cette femme riche de se vêtir simplement, afin de pouvoir faire l'*aumône* à cet ouvrier; et nous regrettons d'avoir rencontré dans un livre de verve et de talent ces vieilles et fausses déclamations contre ceux qu'on nomme : *les heureux de la terre, qui écrasent sous leurs roues dorées l'ouvrier honnête et pauvre*. Quand donc cessera-t-on de jeter dans le cœur du pauvre la haine contre le riche? quand donc cessera-t-on de dire que l'un a toutes les vertus et l'autre tous les vices, tandis qu'il suffit d'avoir vécu et observé pour être convaincu que la balance est au moins égale! Maintenant que le peuple sait lire, un tel système devient dangereux pour l'avenir de la société; ce grand misérable en blouse déchirée, qui mange, joue, boit, tout ce qu'il gagne, serait tout prêt à dépouiller cet habile industriel et ce brave guerrier que la patrie reconnaissante a honorés de places, de titres, de décorations dont M^{me} Mallet leur reproche d'être fiers; et puis ces récrimina-

tions contre les riches qui laissent la jeune fille et la mère de famille sans ouvrage... ce qui n'est pas vrai dans notre Paris, où nous ne pouvons avoir d'ouvrières, tant elles sont occupées...

Mais ce que nous trouverions plus heureux, plus habile, ce serait un livre qui empêcherait les femmes d'aller en prison. Leurs crimes sont causés par la coquetterie, la paresse, la gourmandise, l'ignorance de leurs devoirs, le manque de religion et l'ambition qui les pousse hors de leur sphère; la faute en est à notre siècle qui a nivelé tous les rangs, aboli tous les préjugés. Ce serait aux femmes du monde, aux mères de famille, aux maîtresses d'ateliers, aux institutrices, à s'entendre pour régler le costume, la nourriture, la place que chaque ouvrière doit occuper dans la société... Les hommes font les lois... que les femmes fassent les préjugés... elles pourront alors rétablir l'équilibre entre les diverses professions qui toutes tendent à changer pour s'élever... ce qui est la cause de tant de chutes!

A. D. L. P.

Littérature Étrangère.

SUMMER AND WINTER.

It was a bright and cheerful afternoon,
Towards the end of the sunny month of June,
When the north wind congregates in crowds
The floating mountains of the silver clouds
From the horizon, and the stain'ess sky
Opens beyond them like eternity.
All things rejoiced beneath the sun, the weeds,
The river, and the corn-fields, and the reeds;
The willow's leaves that glanced in the light breeze,
And the firm foliage of the larger trees.

It was a winter, such as when birds to die
In the deep forests; and the fishes lie
Stiffen'd in the translucent ice; which makes
Even the mud and slime of the warm lakes
A wrinkled clod, as hard as brick; and when,
Among their children, comfortable men,
Gather about great fires, and yet feel cold,
Alas! then for the homeless beggar old!

PERCY BYSSHE SHELLEY.

ÉTÉ ET HIVER.

C'était par une brillante et joyeuse après-midi, vers la fin du brûlant mois de juin, alors que le vent du nord rassemble en troupes à l'horizon les montagnes flottantes des nuages argentés, et que le ciel sans tache s'ouvre derrière eux comme l'éternité. Tout se réjouissait sous le soleil, les herbes sauvages, la rivière, les champs de blé et les roseaux, et les branches des saules qu'effleure la brise légère, et le feuillage ferme des plus grands arbres.

C'était par un de ces hivers où les oiseaux meurent dans les profondes forêts, où les poissons gisent engourdis sous la glace transparente et où le limon liquide des tièdes lacs ne présente plus qu'une masse ridée et durcie comme la brique; les riches, entourés de leurs enfants, se réunissent autour de grands feux, et sentent pourtant encore le froid. Hélas! pitié alors pour le pauvre vieux mendiant sans abri!

M^{lle} NANCY THOMAS.

Éducation.

La Branche de Roses.

(1308).

LE JOUR DES NOCES.

I.

C'est le bruit joyeux d'une noce qui trouble les échos assoupis de la vallée d'Urseven. Les parents et les amis suivent deux à deux l'étroit sentier qui serpente entre les rochers, et attachent des regards attendris et satisfaits sur les époux du matin, qui, cherchant la solitude au sein du monde, ont pressé le pas de leurs chevaux et devancé de bien loin la cavalcade. La main d'Hedwige est enlacée à celle de son mari; Rodolphe, tendrement incliné vers elle, guide avec soin les pas du genêt, plus blanc que la marguerite des prés, et qui semble orgueilleux de sa charge gracieuse. Parfois, le vent du soir, jouant avec le voile de l'épousée, découvrait ses traits corrects et purs, ses yeux bleus comme l'onde azurée des lacs, ses cheveux que couronnaient encore les fleurs nuptiales; Rodolphe s'enivrait de l'aspect de ce doux visage qui ne respirait qu'innocence et bonheur; il cherchait ce regard plein de tendresse, il pressait plus ardemment dans la sienne cette main que l'autel lui avait donnée; il buvait à longs traits la coupe des félicités humaines et répétait à chaque instant : « Que je vous aime ! que je suis heureux ! »

Hedwige, plus calme, plus timide en sa joie, savourait avec recueillement les délices d'un intime bonheur. Rodolphe de Wart était le plus beau, le plus vaillant, le plus loyal des chevaliers suisses; véritablement noble, il était doux aux faibles et rude aux puissants; si les mâles qualités de

l'homme resplendissaient sur son front et dans ses yeux, sa bouche s'embellissait d'un aimable sourire, et sa voix, si forte sur le champ de bataille, avait auprès d'une femme l'accent qui va au cœur. Il était riche, honoré; il avait derrière lui un passé plein d'aïeux illustres; devant lui, un avenir rempli de brillantes espérances. Tel était l'époux d'Hedwige, de l'heureuse Hedwige, qui, sous les yeux de sa mère, aux côtés de son bien-aimé, ne croyait pas que la terre pût offrir une félicité pareille à la sienne. Tout semblait en harmonie avec les sentiments de son âme : aucun nuage n'obscurcissait le bleu splendide du ciel, l'étoile du soir s'allumait comme un phare au-dessus de la masse sombre d'une forêt de sapins; le sentier qui descendait toujours, découvrait aux yeux des voyageurs une vallée fertile en pâturages, qu'émaillaient quelques demeures agrestes et autour de laquelle s'arrondissaient en amphithéâtre de sévères montagnes, les unes montrant le granit de leurs rochers, les autres se parant d'une fraîche verdure. A l'horizon, confondus avec le ciel, les glaciers s'élevaient dans une dignité morne et silencieuse; ils avaient perdu les teintes brillantes dont les décore l'adieu du soleil; immobiles et livides, on aurait dit une armée de fantômes géants... Mais ce n'étaient pas vers eux que se tournaient les yeux d'Hedwige : elle cherchait, à travers le voile de gaze que le soir drapait sur la vallée, la demeure chérie dont son fiancé l'avait tant de fois entretenue. Enfin, à un détour de la route, Rodolphe serra la main qu'il tenait et dit d'une voix émue : « Chère Hedwige, voilà la tour de Wart, voilà notre maison. »

Hedwige suspendit les pas de son cheval; elle arrêta ses yeux, que mouillait une larme, sur la tour, à l'aspect austère, qui défendait les abords du vallon, et la salua avec amour. Quelle est la jeune fille qui n'a pas aimé d'une véritable affection la demeure dont un époux la rendait maîtresse, le toit où

elle devait apporter le bonheur en échange de l'amour, les murs qui la verraient épouse et mère, et où, chaque jour, investie d'une douce royauté, elle ferait régner la paix, l'ordre et la joie ? Il se forme un lien puissant entre ces lieux chéris et celle qui les adopte pour en faire les muets témoins de sa vie entière. Quelques idées pareilles surgirent sans doute dans la pensée d'Hedwige, car elle dit avec attendrissement :

« C'est donc là votre maison, la maison de votre mère ? Pussions-nous y vivre heureux et bénis !

— Avec vous, où ne serais-je pas heureux ? Là où vous êtes, quelle bénédiction pourrait manquer ?

— Ah ! cher Rodolphe, invoquons avant tout celle de Dieu : lui seul dispense le bonheur.

— Je le veux bien ; puisqu'il m'a donné ma bien-aimée, je ne pourrai jamais assez le prier. »

Hedwige sourit, et ses yeux, élevés vers le ciel avec une vive ferveur, retombèrent vers la terre ; Rodolphe fut content sans doute de l'expression qu'il y trouva, car il porta à ses lèvres, avec la dévotion d'un pèlerin pour une pieuse relique, le voile flottant de la jeune femme. En ce moment, ils arrivaient à l'entrée de la vallée ; Rodolphe salua d'un geste amical et joyeux ses vassaux, qui lui répondirent avec la cordialité familière aux paysans suisses ; Hedwige, rougissante, reçut leurs vœux et leurs hommages naïfs, et bientôt la brillante cavalcade, après avoir franchi le pont-levis de la tour de Wart, entra dans la cour féodale où bourdonnait la foule empressée des valets et des serviteurs. Rodolphe, sautant à bas de son cheval, reçut Hedwige dans ses bras, la baisa au front en la proclamant dame et maîtresse du manoir, et la conduisit, ainsi que ses hôtes, dans une salle antique où des torches, fixées à de monstrueuses cornes d'aurochs (1), combattaient

la clarté mourante du jour. La coupe circula, de gais souhaits s'échangèrent, l'heure du repos sonna enfin au beffroi ; les jeunes mariés reçurent à genoux la bénédiction des parents d'Hedwige, et se retirèrent dans la vaste chambre où tant d'autres générations avaient déjà reposé ; les serviteurs conduisirent les hôtes aux appartements qui leur étaient destinés ; puis, les lumières pâlirent une à une, le silence succéda au tumulte ; l'on n'entendit plus dans la campagne que la plaintive cadence du rossignol, la voix claire du grillon tapi dans le foin, et le murmure des flots rapides de la Reuss qui baignaient le manoir.

LE SERMENT.

II.

Le lendemain, la messe ouïe, vers le milieu de la matinée, les jeunes époux et les invités se réunirent autour de la table où venait d'être servi un substantiel déjeuner. Les délicieux poissons des lacs, à l'armure de pourpre et d'argent, les oiseaux de la forêt, le chevreuil du glacier, les savoureux légumes dont la Suisse abonde, le lait sous différentes formes, faisaient les frais du repas ; la bière brune d'Allemagne, les vins de Bourgogne circulaient à la ronde dans des coupes d'érable, cerclées d'argent ; les serviteurs, joyeux du mariage de leur maître, avaient, pour orner la table, placé dans des vases rustiques, de grands bouquets de gentiane et de rhododendron. Hedwige, assise aux côtés de sa mère, souriait doucement aux hommages dont elle était l'objet ; parfois, elle levait ses paupières abaissées vers son mari qui la contemplait avec amour, plein de cette idée qu'elle était *sienne*, qu'aucune puissance ne pouvait les désunir, et que pour savourer les joies de leur union s'étendait devant eux une suite innombrable de jours... Il ne prêtait qu'une oreille distraite aux discours des hommes qui parlaient de la révolte des trois cantons, du courage de ces

(1) Taureau sauvage de la plus grande espèce.

bergers qui venaient de chasser les intendants du puissant Albert de Hapsbourg, et de la vengeance qu'un homme, aux mœurs calmes et simples, un chasseur, nommé Tell, avait tirée du bailli Gessler.

Les chevaliers parlaient avec chaleur et discutaient les droits de la maison d'Autriche à la suzeraineté des vallées de Schwitz, d'Ury et d'Unterwald, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et donna passage à un homme au teint hâlé, et dont les habits couverts de poussière annonçaient qu'il venait de faire une longue route. Il parcourut les convives des yeux, et s'avancant vers Rodolphe, il lui remit une branche de roses flétries.

A cette vue, Rodolphe pâlit, un souvenir horrible parut traverser sa pensée, il regarda le messager avec angoisse. Celui-ci lui dit un mot tout bas, et, le saluant, il quitta la salle avec précipitation. Rodolphe demeura immobile et soucieux; les roses étaient tombées sur la table, et la joie des convives semblait flétrie comme ces fleurs. Hedwige levait un timide regard vers son époux, quand il dit avec effort :

« Il faut que je parte... que j'aille... »

— Vous partez?... Aucune mauvaise nouvelle, j'espère? lui dit son beau-père.

— Vous quittez ma fille! Mais au moins ce n'est pas pour longtemps? s'écria la mère d'Hedwige.

— Rodolphe, vous partez! Et la jeune épouse était plus pâle que le voile de sa coiffure.

— Il le faut... il m'en coûte... Puisse mon absence ne pas durer longtemps! Chère Hedwige, calmez-vous!... ma pensée ne vous quittera pas... Mais j'ai promis...

— C'est un service, peut-être, que réclame un frère d'armes?...

— Oui, mon père, oui... c'est un service... je suis engagé.

— Oh! alors, un retard serait félonie.

— Mais, dit le frère d'Hedwige en souriant avec malice, cette branche de roses n'est-elle pas plutôt le gage d'une belle dame

qui appelle son chevalier? Sœur Hedwige, méfiez-vous! »

La jeune femme sourit au milieu de ses larmes et regarda son mari.

« Chère Hedwige, reprit-il en la baisant au front, avez-vous confiance? »

— Oh! oui, et pourtant mon cœur se serre...

— Ma bien-aimée, je reviendrai bientôt. Un serment me lie, mais je saurai me dégager... Nous serons heureux encore...

— Puisqu'il le faut, répondit-elle, adieu! cher Rodolphe!

— Point adieu! s'écria-t-il avec force, mais au revoir; au revoir, mes amis, priez pour moi et que Dieu vous conserve! Mon Hedwige, priez pour votre chevalier. »

Il sortit de la salle, et bientôt l'on entendit les pas de son cheval qui résonnaient sur le pont-levis. Hedwige s'élança à la fenêtre et agita son mouchoir; mais elle se retira aussitôt, et dit à sa mère avec un secret effroi : « Oh! que Rodolphe est pâle! il m'apparaît comme un mort au cercueil... Ma mère, est-ce le signe de Dieu?... ne le reverrai-je plus? »

LE PÈLERIN.

III.

Les jours, les semaines s'écoulèrent sans que la jeune dame de Wart, restée seule dans son manoir, reçût de nouvelles de son époux. Le poids d'une affreuse tristesse s'amoncelait sur son cœur : les circonstances mystérieuses de ce départ, la morne solitude de ces lieux où elle avait espéré vivre auprès de son époux, l'inquiétude que devait inspirer, en ces temps de troubles, une absence aussi prolongée, tout s'accordait pour assombrir l'âme de la triste Hedwige. Elle passait ses jours assise dans la profonde embrasure d'une fenêtre qui s'ouvrait sur la vallée, à épier la route, presque toujours solitaire, et qui ne s'animait parfois qu'aux pas d'un chevrier ramenant son troupeau

des hauteurs, ou à ceux d'un chasseur qui passait en fredonnant un gai refrain. Son rouet demeurait inerte à ses pieds ; un précieux manuscrit, renfermant les poésies de Jacques de Wart (1), restait ouvert à la page où le ménestrel célèbre les beautés du printemps, sans que l'épouse du chevalier prît souci d'achever la lecture commencée. Rien n'arrivait à son oreille que le bruit monotone des flots de la Reuss, moins agités que ses pensées ; et lorsqu'elle reportait ses yeux éblouis du grand jour, vers la salle déserte et sombre où se traînait sa vie, elle sentait une indicible angoisse peser sur son âme. Alors elle priait, alors elle descendait vers la chaumière de la vallée ; mais ni la prière ni la charité ne pouvaient la distraire de ses inquiètes tortures. A la fin de la troisième semaine, comme elle venait, à la chute du jour, de rassembler autour d'elle ses servantes, un valet ouvrit la porte et dit respectueusement :

« Madame, un pèlerin, venant d'Allemagne, demande l'hospitalité.

— Faites-le entrer, répondit la châtelaine, et qu'on serve à souper. »

Un vieillard entra sur les pas du valet : le capuchon rabattu de sa dalmatique laissait voir ses traits amaigris, où l'expérience et le chagrin semblaient gravés en plis profonds. Ses rares cheveux blancs formaient une couronne autour de sa tête, austère comme celle d'un anachorète des anciens jours, et ses vêtements bruns descendaient en plis roides jusqu'à ses pieds chaussés de sandales poudreuses. La panetière qui contenait le pain noir de la route était suspendue à son épaule, et il tenait à la main un bâton dont le bout ferré lui servait à franchir les roches et les glaciers. Hedwige reçut le voyageur avec bonté, le fit asseoir auprès d'elle, lui servit de sa main les mets qu'elle crut les plus propres à le restaurer ; et, lors-

qu'il eut fini son repas, elle l'interrogea sur le but de son pèlerinage.

« Noble dame, répondit-il, je viens de la Prusse où les chevaliers porte-glaive continuent la croisade contre les païens ; j'ai visité les bords du Rhin, et j'ai prié à Cologne dans la basilique élevée à la mémoire des saints rois, comme moi voyageurs sur la terre. Depuis mon entrée en Suisse, je me suis détourné de ma route pour aller à l'abbaye d'Einsiedlen vénérer Notre-Dame-des-Ermîtes, si connue par ses miracles et sa puissante bonté ; je compte aller saluer les lieux où Maurice et sa légion chrétienne reçurent à la fois la mort et la couronne céleste, puis, franchissant les Alpes, je me dirigerai vers Rome, afin de m'y prosterner sur le tombeau des saints apôtres... Puissent-ils octroyer à leur serviteur, avec le pardon de ses fautes, la fin de son pèlerinage et de sa trop longue vie !

— Bon père, les jours que vous avez passés sur la terre semblent vous accabler, et pourtant, quel souci peut troubler votre sainte vie, consacrée à la prière et à l'admiration des œuvres de Dieu ?

— Nous avons tous notre fardeau, madame, et les plus jeunes, les plus heureux mêmes s'inclinent vers la terre, frappés d'un mal secret...

— Hélas ! vous dites vrai !... Mais faisons trêve à ces affligeants propos. Dites-moi quelles sont les nouvelles du monde ? tout bruit, toute rumeur expire au pied de ces montagnes, et nous vivons ici plus ignorants de l'univers que saint Paul l'ermite dans sa Thébàïde.

— Bénissez votre ignorance, noble dame ; le monde est souillé de crimes, le vice se répand comme une contagion funeste, et toutes les nouvelles portent le sceau de la malice des hommes.

— Mais, encore, qu'avez-vous ouï conter sur votre route ?

— Une nouvelle qui fera répandre du sang et des larmes... Sachez, madame, que l'empereur Albert, suzerain sans doute de

(1) Jacques de Wart, aïeul de Rodolphe, était un des plus célèbres *minne-sangers* de la Suisse.

ce noble manoir, est mort il y peu de jours.

— Quoi ! le fils du glorieux Rodolphe de Hapsbourg !

— Il est mort, mort traîtreusement assassiné !

— O ciel ! que Dieu prenne pitié de son âme, et de celle du meurtrier !

— Le récit terrible de sa mort m'a été transmis par un de ses serviteurs qui l'avait vu tomber sans pouvoir le défendre. Accompagné d'une suite nombreuse, il se rendait à Rheinfeld, où se trouvait l'impératrice ; voulant franchir la Reuss, cette rivière impétueuse qui baigne aussi les murs de ce château, il entra dans une barque où le suivirent son neveu, Jean de Souabe, et quelques autres chevaliers. Le reste de la suite demeura sur le rivage. L'empereur mit pied à terre et traversa un champ labouré, voisin d'antiques ruines, restes d'une cité romaine et situé en face du château de Hapsbourg, berceau de cette race vaillante. Il se croyait en sûreté, entouré de ses plus chers, de ses plus fidèles, et ce fut en ce moment que, d'un coup de poignard, Jean de Souabe le frappa à la gorge... Il tomba, ses meurtriers redoublèrent de coups, et il expira bientôt, baignant de son sang son propre héritage et frappé par ceux qui la veille encore avaient bu dans sa coupe... s'étaient assis au même banquet... Tel fut ce détestable parricide, telle fut la fin d'Albert de Hapsbourg, l'élu du saint empire, le maître absolu de tant de provinces... La puissance sortira de sa maison et son royaume, comme a dit le Prophète, sera donné aux quatre vents du ciel.

— Mais connaît-on les motifs d'une action aussi criminelle ?

— Albert était ambitieux et retenait l'héritage de son neveu, qui, jeune et ardent, avait soif de régner. Un jour, Jean de Souabe alla trouver son oncle et le pria de lui rendre son domaine ; mais l'empereur accueillit sa requête avec des railleries, et prenant une couronne de roses qui se trouvait sur une table, il la posa sur le

front du jeune homme : « A toi, lui dit-il, les ornements de l'enfance ; à nous, les occupations sérieuses ! » Ces mots ulcérèrent l'âme du prince ; il se retira les larmes aux yeux et la rage dans le cœur ; ses amis partagèrent sa colère, ils se lièrent par un serment terrible, et la mort d'Albert fut jurée.... On dit même que le prince convint avec ses complices d'envoyer à chacun d'eux une branche de cette couronne dérisoire, lorsque le jour et le lieu du crime seraient décidés. »

Ces mots entrèrent dans le sein d'Hedwige comme un glaive :

« Une branche de roses ! balbutia-t-elle.

— Oui, madame ; ainsi les innocentes créations de Dieu ont servi de signal au meurtre... mais il est dit : *Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée*, et ces malheureux éprouveront bientôt la vérité de cette parole éternelle. Agnès de Hongrie s'avance, brûlant d'immoler au sang de son père jusqu'à la dernière génération des meurtriers. Aucun d'eux n'a pu fuir et les supplices ont déjà commencé à Rheinfeld...

— C'est bien... dit Hedwige d'une voix éteinte, c'est bien, bon père ; l'heure du repos est venue, un serviteur va vous conduire dans votre chambre... Avant de vous livrer au sommeil, priez pour les cœurs en souffrance. »

Le pèlerin s'inclina et sortit, guidé par un valet. Hedwige resta seule, face à face avec une pensée horrible... une lumière s'était faite dans son esprit, elle avait rapproché des circonstances éparses, elle s'était souvenue de l'amitié de son époux pour le duc de Souabe, de la pitié que lui inspirait le sort de ce prince, retenu dans une servile minorité, elle avait vu le trouble, l'effroi se peindre sur le front de Rodolphe, alors qu'il avait reçu la rose conspiratrice. « O Rodolphe ! Rodolphe ! s'écria-t-elle, toi, un assassin !... Mon Dieu, mon miséricordieux Sauveur, écoutez-moi ! accordez à ma prière les jours de mon époux, et toute ma vie sera consacrée à la pénitence. »

tence. Je le jure par mon salut : le vin ne touchera plus mes lèvres, la soie ne vêtira plus mon corps, je distribuerai aux pauvres mes biens et mes joyaux, j'userai mes jours dans la prière, mes nuits dans les veilles, et ma voix s'élèvera sans cesse vers vous pour le repos de l'âme d'Albert et le pardon de son meurtrier. M'assistent dans mon vœu Jésus et sa sainte mère ! »

En prononçant ces mots, l'innocente épouse était tombée à genoux, elle pria quelques instants à voix basse et sentit naître en son sein une force égale à sa douleur.

« Il faut agir maintenant, » dit-elle en se relevant. Elle fit venir auprès d'elle un vieil écuyer qui avait servi Rodolphe de Wart depuis son enfance, et lui dit : « Vous connaissez la route qui mène à Rheinfeld ? »

— Je l'ai suivie bien des fois, madame, et malgré mon grand âge j'irais encore d'ici là les yeux bandés.

— Eh bien ! vous allez m'y conduire ; sellez nos chevaux, je veux partir sur-le-champ. »

Le vieil Ulrich la regarda avec une surprise profonde, mais l'accent de la jeune femme était si ferme et si absolu qu'il n'osa résister. Elle se retira dans son appartement et échangea sa robe de soie qu'ornait un double écusson où se mariaient les armes de Wart et celles de Hagenau, contre une robe de couleur sombre, un voile et un manteau de voyage. Puis, jetant un regard d'adieu à cette chambre où elle avait espéré couler des jours si prospères, elle se recommanda au ciel et descendit dans la cour où les chevaux l'attendaient. Berthe, la plus jeune et la plus chérie de ses femmes, vint lui baiser la main et laissa tomber une larme sur les doigts d'Hedwige, brûlants de fièvre. La châtelaine soupira, et détachant de son cou une chaîne de Venise, elle la remit à la jeune fille : « Pour ma mère, dit-elle, si je ne reviens pas... Maintenant, adieu ! »

Elle donna le signal du départ, mais au

moment où ils franchissaient le pont-levis, minuit sonna et une chouette jeta dans l'air son gémissement sinistre. « Dieu nous protège, dit Ulrich en se signant.

— Calmez-vous, ami, lui répondit Hedwige avec un indicible sourire, ce présage n'est pas pour vous ! »

Elle pressa le pas de sa monture, et bientôt, la vallée endormie, les pauvres chaumières et les créneaux des vieux manoirs disparurent à ses yeux dans le brouillard nocturne. Ils suivirent toute la nuit les bords de la Reuss, à travers des sentiers dangereux qu'éclairait à peine la lune, souvent voilée par le crêpe des nuages. Au matin, ils se reposèrent quelque temps dans un chalet où ils échangeèrent leurs chevaux contre deux mulets, dont le pied prudent et sûr se guida mieux au bord des précipices et sur les roches glissantes, humectées par le rejaillissement continu de l'eau des cascades. Hedwige reprit son voyage, et ni les fatigues ni les périls de la route ne purent la distraire de ses accablantes pensées. Pendant plusieurs jours, elle franchit les monts abruptes qui se mirent dans les lacs étendus à leurs pieds, elle traversa les ténébreuses forêts de sapins, et les vallées hospitalières habitées par les bergers, et enfin, du sommet d'une montagne, elle vit devant elle les nappes onduleuses du Rhin, qui baignaient les remparts crénelés et moussus d'une ville assez grande.

« Voilà Rheinfeld, noble dame, dit Ulrich.

— O mon Dieu ! s'écria Hedwige, c'est donc là qu'on décidera de ma vie ou de ma mort !

— Madame, répondit Ulrich avec une respectueuse compassion, prenez courage ! mon maître est membre du saint-empire, il ne peut être jugé que par ses pairs.

— Eh quoi ! vous savez...

— Sur notre route, j'ai entendu bien des choses... le chevalier de Wart est prisonnier, hélas !...

— Mais Agnès, Agnès est femme... pourra-t-elle résister aux gémissements d'une épouse prosternée devant elle ?...

— Hélas ! » répéta Ulrich en secouant la tête.

AGNÈS DE HONGRIE.

IV.

Ils arrivèrent à la porte de la ville, gardée par un nombreux détachement de soldats, et la franchirent en demandant la route du palais, qu'un homme d'armes leur indiqua. Lorsque Hedwige aperçut les hautes tourelles et la façade sculptée de la demeure impériale, elle sentit un tremblement convulsif agiter ses membres; sa gorge se dessécha, ses mains inanimées abandonnèrent les rênes de sa monture, et ses yeux seuls, levés au ciel, imploraient une assistance qu'elle ne devait plus attendre de la terre. Aux portes du palais, un page vêtu de deuil les arrêta.

« Cette noble dame, dit Ulrich, désire parler à sa grâce la reine de Hongrie. La vie d'un homme dépend peut-être de cette audience.

— Ignorez-vous donc, sire écuyer, que ma noble maîtresse est plongée dans l'affliction, qu'elle ne saurait voir personne et que ses jours et ses nuits se passent en prières pour l'âme du glorieux empereur Albert ?

— Elle est reine, elle est femme, dit Hedwige d'une voix faible, elle doit à ceux qui l'implorent la justice et la clémence. Au nom de votre mère, faites que je la voie ! »

En disant ces mots, elle releva son voile... A la vue de ce céleste visage, qu'une pâleur mortelle ne pouvait défigurer, le page céda. Il entra dans le palais et revint au bout de quelques instants. « Venez, madame, dit-il, la reine vous attend. » Hedwige le suivit; une prière ardente que ses lèvres ne formulaient pas s'échappait de son cœur; elle traversa, sans les voir, des ap-

partements décorés avec une grossière magnificence, et fut introduite enfin dans une chambre tendue de noir, éclairée, quoiqu'il fit jour, par la sépulcrale lumière des lampes et des cierges; au fond de cette chambre, près d'une table où l'on voyait un crucifix, une tête de mort et un sablier, une femme, vêtue de deuil, se tenait assise dans l'attitude d'une profonde méditation. Ses traits anguleux et sévères, son front pâle, encadré dans des voiles noirs, se détachaient comme un sombre tableau sur le fond lugubre de la tenture, et Hedwige frémit jusqu'au cœur, lorsqu'elle rencontra le regard inflexible et perçant de cette femme.

« Que me voulez-vous ? » dit Agnès d'une voix rude.

Hedwige tomba à genoux, ses lèvres ne pouvaient articuler aucun son, ses yeux seuls priaient.

« Que me voulez-vous ? dit encore une fois Agnès en s'approchant.

— Grâce, madame, miséricorde !

— Grâce ! miséricorde ! et pour qui ? expliquez-vous, jeune femme !

— Oh ! madame ! s'écria Hedwige en saisissant la robe de bure d'Agnès, grâce pour mon mari !

— Votre mari ?.. qui est-il ?.. me répondrez-vous ?

— Je suis... je suis... la femme de Rodolphe de Wart !

— Race de vipères ! s'écria la reine en se dégageant avec violence, arrière !... vous osez me demander grâce ! et, avez-vous fait grâce à un vieillard, à un prince ?.. Paricides !...

— Madame, dit Hedwige en étendant les bras vers elle, vous êtes chrétienne : au nom de votre salut ! par le sang qui coula sur la croix pour le juste et le pécheur, faites miséricorde à mon mari, accordez-lui le temps du repentir ! faites grâce comme vous désirez qu'il vous soit fait grâce au dernier jour... Nous fuirons... nous ne souillerons pas l'empire germanique par

notre présence... mais la vie!... mais le temps d'expier!... O madame! par tout ce que vous aimez!

— Tout ce que j'aimais, ne me l'avez-vous pas ravi, vous et les vôtres? Point de grâce pour le meurtrier... point de grâce pour le parricide... je l'ai juré... le sang payera le sang, et les aigles du ciel se repaîtront de la chair des assassins... Retirez-vous, femme; votre présence souille l'air que je respire.

— Madame...

— Retirez-vous, vous dis-je!..

— Ne puis-je au moins voir mon mari, être renfermée dans la même prison?

— Ah! tu veux le voir? dit Agnès avec un rire farouche, tu seras satisfaite et tu verras comment Agnès fait justice.

Elle alla vers l'antichambre et appela le jeune page. « Conduisez cette femme au Blut-Aker, dit-elle. »

Le page lui jeta un regard douloureux. « Obéissez, répéta Agnès avec violence; » et un sombre sourire parut sur ses lèvres minces et pâles.

Le jeune homme se mit en route, Hedwige le suivit : bientôt, ils franchirent les portes de la ville; alors il s'arrêta et lui dit avec pitié :

« Croyez-moi, madame, fuyez, mettez-vous en sûreté : le spectacle auquel vous convie la reine, honte sur elle! n'est pas fait pour les yeux d'une femme. »

Hedwige secoua la tête et continua à marcher. Ils arrivèrent enfin à une vaste plaine où se pressait une foule immense, mais silencieuse, et à l'aspect morne, attristé. Les cloches d'un couvent voisin sonnaient le glas des morts; au-dessus de la plaine volaient des oiseaux de proie qui décrivait de larges cercles en poussant des cris aigus. La multitude s'ouvrit instinctivement devant les pas d'Hedwige qui allait en avant, comme dans l'égarement d'un songe funeste. Elle vit enfin ce qui attirait les regards du peuple : c'était un échafaud élevé de plusieurs marches, et sur lequel deux

hommes se tenaient debout. L'un était habillé de noir, et, les mains jointes, paraissait incliner la tête vers un objet qu'on ne voyait pas; l'autre, immobile, couvert d'un justaucorps de cuir, s'appuyait sur une lourde masse de fer. C'était le prêtre et le bourreau. Hedwige gravit les marches et s'avança de quelques pas sur l'échafaud. Alors, elle entrevit, à travers un nuage, un homme attaché en croix sur une roue teinte de sang... il vivait encore, sa poitrine se soulevait par des bonds inégaux, et de sours gémissements s'échappaient de ses lèvres pâles. Hedwige reconnut cette tête livide, animée de l'expression d'une indicible souffrance, et s'écria : « O Rodolphe! » Elle avait douté jusqu'alors!

Le moribond chercha des yeux le prêtre, et lui dit d'une voix brisée ;

« Restez auprès de moi, et priez, mon bon père... la raison m'abandonne... J'ai cru entendre une voix... la voix de mon Hedwige... de ma femme bien-aimée... Le prêtre charitable leva les yeux sur la jeune femme, anéantie comme Madeleine au pied de la croix, et, s'inclinant vers Rodolphe, il lui dit :

« Mon fils, c'est elle... c'est elle... c'est votre femme, elle est ici, elle prie pour vous...

— Éloignez-la, elle ne saurait supporter...

— O Rodolphe, mon Rodolphe! s'écria Hedwige; je te revois, mais où? Mon époux, regarde-moi! »

Et ses larmes tombaient sur la poitrine du supplicié; et elle passait ses mains pures autour de son cou sanglant et brisé.

Il se souleva autant que ses liens le lui permettaient, et la regarda avec des yeux où les plus fortes passions de la vie combattaient les ombres de la mort.

« Hedwige, dit-il, ma chaste et sainte Hedwige, toi, toi seule pouvais me suivre jusqu'ici et regarder encore le meurtrier avec des yeux d'amour...

— Sur l'échafaud ou sur le trône, vous êtes mon maître et mon seigneur. Je vous

aime ; et si le châtiment que vous endurez n'a pas expié votre faute , eh bien ! il me reste des larmes pour la racheter...

— Hedwige ! que de bonheur nous étai promi ! que de bonheur j'ai sacrifié !

— Ce bonheur s'achèvera dans le ciel... Que peut nous offrir encore la terre ?... Élevons nos yeux vers la croix ; prions , Rodolphe , prions ensemble pour le pardon de nos fautes.

— Nos fautes ! Quelles sont les tiennes , mon Hedwige ; toi plus pure que la neige des Alpes !

— Tes fautes m'appartiennent ; et si je vis , ce sera pour les expier. »

En disant ces mots , elle s'était prosternée sur l'échafaud ; et , surmontant l'immense douleur amassée dans son sein , elle pria à voix haute. Le mourant s'unit à ces accents , qui , seuls , au milieu de ses affreuses tortures , lui apportaient l'espérance. Une force factice , engendrée par la fièvre , le soutenait ; mais parfois , de longs évanouissements faisaient trêve à ses maux. Alors , Hedwige essayait avec son voile la sueur glacée qui couvrait le front de Rodolphe ; mais la pitié même lui défendait de le rappeler à la vie. Il renaissait bientôt , rendu au sentiment par la souffrance , et ses regards obscurcis cherchaient sa femme , toujours debout auprès de lui comme un ange consolateur. Vers le soir , la foule se dispersa ; les gardes seuls demeurèrent au pied de l'échafaud ; le ciel se couvrit , une pluie fine et froide commença à tomber. Hedwige ôta son manteau et l'étendit sur les membres dépouillés de son mari ; puis , elle se remit en prières. La nuit de leur réunion se passa ainsi , nuit sombre , éternelle , dont les soupirs du mourant et la voix plaintive de l'épouse troublaient seuls le silence. Au matin , les évanouissements devinrent plus fréquents... L'aurore se leva , pâle et triste , les oiseaux de proie , qui , avertis par leur instinct , n'avaient pas quitté le champ de mort , recommencèrent leurs cris néfastes :

Rodolphe les regarda , planant dans l'air comme des taches noires , et dit :

« Bientôt , ils auront de la pâture... Hedwige , le rossignol chantait quand je t'ai menée , heureux époux , à la tour de Wart... O folie ! ô crime ! que tu me coûtes cher ! Flots de la Reuss , souillés maintenant , que vous m'avez vu heureux !

— Mon fils , lui dit le prêtre , ne pensez plus à la terre...

— Je ne pense qu'à cet ange que j'y laisse... Mais tout s'obscurcit... Hedwige , où es-tu ? Dis-moi la prière du Seigneur ! »

Elle obéit : lorsqu'elle fut arrivée à ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses , comme nous pardonnons à tous ceux qui nous ont offensés* , la voix de Rodolphe s'unit à la sienne ; puis , un léger souffle passa sur son visage qu'elle avait incliné vers son époux. — Et tout fut fini.

Hedwige resta absorbée quelque temps ; et se levant enfin , calme et ferme , elle demanda au prêtre la permission d'enlever le cadavre , afin de lui donner la sépulture chrétienne.

« Ma fille , répondit-il avec larmes , la reine a ordonné que le corps restât sur la roue et fût livré aux oiseaux de proie. »

Hedwige inclina la tête ; elle déposa un suprême baiser sur le front et les mains meurtries de son époux , et s'éloigna sans proférer une plainte.

Le monde ne la revit plus. Peu de jours après , elle se retira dans un couvent de l'Argovie ; mais sa jeunesse avait été dévorée en un jour ; et avant même qu'elle eût quitté le voile de novice , elle s'endormit en murmurant une dernière fois le nom de Rodolphe.

Agnès de Hongrie accomplit son serment ; soixante-trois chevaliers (1) périrent par

(1) Parmi les victimes d'Agnès se trouvait un chevalier suisse , nommé Müllinen ; son fils , adolescent encore , fut , ainsi que lui , condamné au dernier supplice , et les spectateurs , attendris par sa jeunesse et sa beauté , se jetèrent aux

la main du bourreau, et Jean de Souabe n'échappa au supplice qu'en se réfugiant dans un cloître. Agnès fonda un couvent, nommé Kœnigsfeldt, au lieu où son père avait été frappé; elle s'y retira et y passa cinquante ans, dans l'exercice des plus rudes austérités. On y montre encore son tombeau, placé auprès de ceux de l'empereur Albert, de l'impératrice Élisabeth et de l'archiduc Léopold, tué à la bataille de Sempach.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

HISTOIRE

DES

SIX FEMMES DE HENRI VIII.

4^e ARTICLE.

ANNE DE CLÈVES.

Nous n'aurons pas cette fois à déplorer de nouveaux malheurs et de nouvelles atrocités. Il nous sera permis, enfin, de secouer l'impression triste et fatigante, produite par des catastrophes dont les causes se ressemblent beaucoup; et nous allons assister à une époque de la vie de ce terrible Barbe-bleue d'outre-mer, dont l'existence est d'une vérité trop historique et trop connue pour admettre un seul doute.

Henri VIII venait de perdre sa troisième femme, Jeanne Seymour, qui mourut après avoir donné le jour à Édouard VI. Le roi fut plus satisfait de la naissance de son fils qu'il ne fut affligé de la mort de sa femme.

genoux de la reine pour implorer la grâce du jeune orphelin. Agnès resta inexorable. Le successeur d'Albert, ayant reconnu l'innocence de la famille Müllinen, ajouta à leurs armes les émaux de l'empire et une roue de sable sur un champ d'or avec ces mots : *Les choses pures peuvent seules me mouvoir.*

Cependant il la pleura, l'histoire ne dit pas combien de temps, et ensuite il songea à se remarier. L'hymen avait pour lui des douces, témoin le nombre de ses femmes. Catherine d'Arragon l'avait rendu scrupuleux; Anne de Bolein l'avait rendu difficile, et Jeanne Seymour l'avait rendu exigeant. Il passa sournoisement en revue les beautés de sa cour. Chacune d'elles était pour jamais guérie de la coquetterie : ne pas lui déplaire leur paraissait désormais suffisant et devenait même une affaire de prudence... Le monarque s'en aperçut et cacha son désappointement sous le masque d'un orgueilleux dédain.

Alors il chercha dans les cours étrangères, et fit offrir sa main à la belle duchesse de Modène. « Dites au roi d'Angleterre, messieurs, répondit la princesse, que, si j'avais deux têtes, je pourrais bien en risquer une; mais je n'ai que la mienne et j'y tiens. »

Il s'adressa à François I^{er}, et lui fit demander la main de la belle duchesse de Longueville. Elle était déjà fiancée au roi d'Écosse. Il écrivit de nouveau au roi de France et l'engagea à une entrevue à Calais, à laquelle il le pria d'amener les plus belles femmes de sa cour. François fut tellement choqué de cette proposition qui blessait non-seulement sa galanterie chevaleresque, mais toutes les convenances possibles, qu'il lui répondit que : *les dames de noble sang ne se conduisaient pas au marché comme des chevaux à une foire.*

Il essaya à la cour de Portugal et éprouva un refus. Enfin, il se risqua vers les sœurs ou les filles des électeurs d'Allemagne, vaste pépinière de princes et princesses à couronner.

Cromwell, son ministre, gagné par les promesses du duc de Clèves, dirigea les regards du roi de ce côté. Le célèbre peintre Holbein fut envoyé pour faire le portrait de la princesse Anne, sœur du duc. Le roi fut si charmé de cette miniature, qu'il pressa toutes les conventions matrimo-

niales, et attendit sa fiancée avec impatience. Elle débarqua à Douvres et fut reçue avec tous les honneurs dus à la reine d'Angleterre. Le royal amant ne pouvant modérer sa tendre impétuosité, se déguisa et courut jusqu'à Rochester pour l'apercevoir avant qu'elle lui fût présentée... Hélas ! quelle déception fut la sienne !

Anne était de haute taille, excessivement grasse (quoique âgée seulement de vingt-quatre ans) ; elle avait la peau très-blanche, mais les cheveux un peu roux, les traits irréguliers et fortement marqués de la petite vérole.

Jamais artiste ne s'est avisé de reproduire sur l'ivoire ou la toile des marques de petite vérole. Holbein, dans une excellente intention, avait, en peignant la princesse, corrigé les légers défauts dont nous venons de parler ; ce qui en avait fait une beauté remarquable, mais ne ressemblant pas exactement à l'original, vu de près.

Le roi resta consterné, et son découragement fut tel, qu'il demeura quelque temps avant de se composer de manière à la recevoir comme époux et comme roi.

L'entrevue eut lieu à Greenwich ; à l'approche des trompettes qui annonçaient le roi d'Angleterre, la princesse de Clèves alla au-devant de lui et fléchit le genou. Malgré sa mauvaise humeur, il fut touché de son air de douceur et d'humilité et la releva avec courtoisie ; il dîna avec elle, mais l'entretien fut peu animé : Anne de Clèves ne parlait pas anglais, Henri ne comprenait ni le hollandais ni l'allemand, seuls langages que la princesse entendit. Le duc de Suffolk était l'interprète des deux amants. Henri ne fit aucun frais pour être aimable, et ne prit même pas la peine de cacher l'éloignement qu'il éprouvait pour elle. Anne, peu encouragée par les manières de son royal fiancé, se sentait triste et embarrassée. S'il en eût été autrement, on se fait aisément l'idée des charmes d'une telle conversation, et de la position

du duc de Suffolk, chargé de faire du sentiment en partie double.

Le galant monarque avait apporté de fort belles fourrures pour sa future épouse ; dédaignant de les lui offrir, il les lui laissa, sans ajouter un mot aimable pour les lui faire accepter. Il eût bien voulu renvoyer la princesse allemande à son frère ; mais Cromwell l'en dissuada, en lui représentant le danger de faire un tel affront à un prince de la confédération protestante. Enfin, il se résigna, fixa le lendemain même pour la cérémonie du mariage et le fit notifier à la princesse ; l'intervalle était court pour se préparer, mais depuis son arrivée la pauvre Anne avait été si souvent blessée dans ses sentiments et dans son amour-propre, qu'elle paraissait préparée à tout événement.

Anne de Clèves se revêtit, pour cette cérémonie, d'une magnifique robe de drap d'or, brodée de grandes fleurs et de grosses perles orientales. Cette robe était courte et de mauvaise grâce, elle contrastait avec les robes traînantes et les modes si élégantes de la cour d'Angleterre (établies sur le modèle qu'indiquait jadis Anne de Boilein). Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, et, sur sa tête était une couronne d'or, ornée de pierres précieuses, à laquelle on avait attaché des branches de romarin (cette plante étant portée par les jeunes filles de son pays, à l'occasion de leur mariage ou de leurs funérailles) Son collier et sa ceinture de bijoux étaient d'un prix inestimable. Quoique cette toilette fût de la plus grande richesse, elle était suivant la mode allemande, et fort éloignée du bon goût que Henri avait remarqué dans la tenue de ses épouses précédentes. Au retour de Westminster, la reine changea de toilette, mais ne réussit pas mieux dans ses nouveaux atours, et son époux semblait en être visiblement contrarié.

Le lendemain, la reine parut vêtue à l'anglaise. Henri ne cachait ni son aversion ni son dédain pour sa femme ; mais comme

elle ne parlait pas anglais, la mortification de s'entendre insulter lui fut au moins épargnée. Entre gens qui ne peuvent se comprendre, toute discussion devient superflue, et ce ne fut pas un des moindres regrets du nouveau marié de ne pouvoir tourmenter et humilier à plaisir cette pauvre princesse, dont le tort le plus grave était de n'être pas jolie.

Henri n'osant, en conscience, se venger sur sa nouvelle épouse, se rejeta sur les auteurs de son mariage. Holbein, son peintre favori, fut disgracié; et plus tard, Cromwell, comme le plus coupable, fut accusé de conserver des intelligences avec l'église romaine et livré à la justice expéditive de la chambre étoilée, qui le condamna à mort comme traître et hérétique.

Le monarque, fort embarrassé sur les moyens de préparer encore un nouveau divorce, se creusait la tête pour imaginer quelque clause de nullité; malheureusement les choses avaient été faites en conscience, et ce nœud, cette fois, ne pouvait se trancher comme celui d'Alexandre: c'eût été par trop brutal. En attendant, les deux époux vivaient en paix, faute de pouvoir se quereller.

Un matin, Henri, tout radieux, fit demander Crammer et Suffolk, et leur apprit qu'il avait découvert que Anne de Clèves avait été promise, avant son mariage, au marquis de Lorraine, et qu'il savait qu'un contrat avait été dressé à cet effet; ce qui alors rendait son mariage actuel nul, de plein droit. Les deux conseillers furent un peu étourdis de cette décision; ils eurent bien de la peine à persuader au roi que, si même la chose était prouvée, ce ne serait pas d'une importance suffisante pour motiver un divorce. Il les envoya à la reine afin de s'enquérir de son témoignage. Elle répondit qu'en épousant le roi d'Angleterre elle était libre de tout engagement. Anne signa sa déclaration et la renouvella devant le conseil assemblé. Henri se désespérait. « Il n'y a donc aucun remède, s'écriait-il,

» et dois-je donc, contre ma volonté, rester ainsi sous le joug? » Le silence du conseil fut sa seule réponse.

Enfin, la conscience si timorée du roi d'Angleterre fut tout à coup éclairée. Il faut avouer que, n'ayant plus qu'elle pour se conseiller, il ne lui épargnait pas les questions, quitte à rejeter les réponses. Un beau jour, il se prétendit tourmenté par un scrupule qui parut assez singulier: il venait de réfléchir qu'il avait pris pour épouse une femme luthérienne. Et d'appeler de nouveau Crammer et Suffolk, qui furent chargés de lui amener la reine. Lorsqu'ils revinrent en présence du monarque, Suffolk traduisit à la reine la triste découverte que le roi venait de faire, laquelle détruisait infailliblement son bonheur et son repos. Anne, vivement offensée de l'absurdité de ce nouveau prétexte, éclata enfin, et déclara que si elle n'avait pas été *contrainte* à épouser Henri VIII, elle se serait mariée à un autre époux plus jeune, plus aimable, et qu'elle eût bien préféré celui auquel elle avait promis sa main, si elle eût été libre de son choix.

« Ah, ma mie! lui répondit l'astucieux » despote, je n'en espérais pas tant! » Alors il apostropha la pauvre princesse d'une manière outrageante pour son honneur. Il parla si haut et si fort, que les gentilshommes de la salle d'attente l'entendirent et furent promptement au fait de la question. Cette colère n'était qu'apparente; il était trop joyeux au fond d'avoir enfin un prétexte plausible. Mais il voulait qu'il y eût un peu de scandale, afin que le ridicule ne tombât pas sur lui, et conservât au rôle qu'il se réservait l'intérêt qu'on attache à ces êtres persécutés par le sort et constamment accablés de déceptions. Cette singulière prétention fut clairement prouvée, dans la lettre qu'il écrivit à François I^{er}, à l'époque de la mort d'Anne de Bolein, et dans laquelle il déplorait gravement *le malheur de sa destinée, les chagrins dont ses deux*

épouses l'avaient abreuvé, et la possibilité d'en mourir de chagrin (1).

Pour que la sympathie générale lui eût été acquise à ce point, il eût fallu que l'imagination fût de grands frais de sensibilité, car nul dans le royaume n'était dupe de l'hypocrisie du roi; mais si la terreur imposait le silence, la pensée restait libre et chacun en usait pour exécuter sa conduite.

Anne de Clèves ne pouvait être fort rassurée depuis la scène qu'elle avait eue avec son époux. Dès ce moment, elle ne cessa d'avoir devant les yeux l'échafaud d'Anne de Bolein. Bientôt la chambre étoilée prononça la dissolution de son mariage, et elle accepta avec une reconnaissance réelle l'acte de divorce qui lui fut présenté; puis elle écrivit au roi, sous la dictée du duc de Suffolk, la lettre la plus humble et la plus affectueuse; déclarant qu'elle se soumettait avec résignation à la sage décision de Sa Majesté. « Je reconnais, disait-elle, dans la sincérité de mon cœur, que je suis loin d'atteindre aux rares perfections qu'on avait annoncées à Votre Majesté. Je reconnais aussi la décision du conseil des évêques qui ne m'a pas jugée digne d'être la compagne d'un si grand roi; et je supplie votre gracieuse Majesté de ne pas m'éloigner des états de sa domination, afin que je puisse avoir quelquefois la consolation d'une vue aussi chère, etc., etc. »

On ne pouvait mentir plus ouvertement; mais parler franchement à S. M. Henri VIII, pouvait avoir de certains inconvénients, dont la seule idée la faisait frissonner... on sait que l'amour de la vérité a plus d'une fois cédé à la peur de l'échafaud. Si la réflexion n'est pas suffisamment morale, j'ajouterai : je ne commente pas, je raconte.

Le duc de Suffolk dicta à Anne de Clèves une lettre pour son frère; il lui fut signifié d'en remettre la réponse au roi, de ne

pas écrire, de ne recevoir aucunes lettres qu'elles n'eussent été préalablement ouvertes par Sa Majesté; enfin, de se rendre immédiatement à Richmond, dont l'air vif et pur conviendrait mieux à sa santé, mais de n'en pas sortir sans autorisation.

La princesse se rendit aussitôt à sa nouvelle résidence, accompagnée du duc de Suffolk, chargé par le roi de signifier à toute la maison de l'ex-reine qu'Anne de Clèves devait être, à l'avenir, traitée comme princesse du sang royal.

La pauvre répudiée échappait à un trop grand danger pour ne pas bénir par toutes les protestations possibles la bonté infinie que Sa Majesté déployait en sa faveur. Le premier jour elle garda la chambre, désespérée, disait-elle, d'être séparée du meilleur des rois. Comme cela pouvait bien ressembler un peu à une épigramme, elle se décida à se consoler promptement, et chercha des distractions analogues aux goûts qu'on lui connaissait. Elle aimait la parure, mais sans goût, sans discernement, pour le seul plaisir d'en changer souvent. Ses journées se passaient à essayer les toilettes les plus bizarres, les plus ridicules, et les plus en opposition avec sa taille et son teint. Était-ce chez elle absence d'autres facultés, ou l'effet d'une extrême prudence? il était alors difficile de le juger; mais les historiens du temps ont prétendu qu'elle avait préféré sagement de faire rire à ses dépens que de se poser en victime sacrifiée, rôle dangereux, auquel Henri VIII eût bien pu ajouter quelque péripétie de sa façon.

Catherine Howard régna. Henri l'aima avec passion. Jamais, disait-il à Crammer, qui avait succédé à Cromwell, il n'avait été si heureux en amour et en mariage qu'avec cette gracieuse créature. Catherine Howard était très-petite, mais parfaitement bien prise; sa charmante figure était toujours animée d'une malicieuse gaieté. Jeune, vive, agaçante, elle avait le pouvoir de captiver son terrible époux, et celui non

(1) Mémoires de Marillac, ambassadeur de France, à cette époque.

moins grand de braver impunément ses fréquents accès de mauvaise humeur.

Catherine, n'ayant aucune raison de craindre Anne de Clèves, la traita bien ; car la princesse royale (toujours par suite de son plan de conduite ou de son insouciance habituelle) paraissait quelquefois à la cour. Le roi, qui détestait tout ce qui pouvait prêter au ridicule, lui envoyait des dames d'atours, les jours de lever, et lui prescrivait une toilette grave et sévère. La princesse se laissait habiller sans hasarder une observation. Lorsqu'elle était au cercle royal, ne parlant d'autre langue que l'allemand, que personne n'entendait, excepté le duc de Suffolk, elle y gardait le silence le plus complet. Catherine Howard, malgré sa bonté naturelle, ne pouvait souvent retenir quelque saillie ayant pour but le muet personnage que jouait Anne de Clèves, saillie qui trouvait un écho dans chacun des assistants : Anne, ne comprenant pas, restait grave et impassible au milieu de l'hilarité générale.

Six mois plus tard, la tête de Catherine Howard roulait sur l'échafaud.

Huit jours après cette catastrophe, un ambassadeur du duc de Clèves arrivait à Londres, chargé par son maître d'une mission assez épineuse. Le duc, que le sort d'Anne de Bolein et de Catherine Howard n'avait pas effrayé, puisqu'il voulait encore y exposer sa sœur, crut le moment favorable pour réconcilier le roi avec elle. L'audience royale fut courte, et la réponse positive. En quittant Sa Majesté, l'ambassadeur eut la permission de visiter Anne de Clèves, qu'il trouva fort peu reconnaissante des efforts qu'on venait de tenter pour lui rendre son rang. La princesse n'avait voulu recevoir l'ambassadeur qu'en présence de personnes capables de répéter ses propres paroles. Elle le chargea de prier son frère de ne se mêler en rien de ses intérêts, qu'elle abandonnait entièrement à la merci de sa glorieuse Majesté. « Le roi, disait-elle, m'a donné de si grandes preuves de sa

» bienveillance, que je suis résolue à tout
» jamais de n'accepter aucune grâce, au-
» cune félicité, si elles ne viennent de lui ;
» et je ne veux d'autre intermédiaire entre
» Sa Majesté et moi que sa simple et royale
» volonté. »

Cette déclaration ne fut pas inutile. Anne continua de vivre paisiblement à Richmond, exempte de soins et d'inquiétude.

Henri VIII épousa en sixièmes noces Catherine Parr, veuve de lord Latimer. C'était un honneur qu'elle n'avait nullement ambitionné, mais qu'il n'eût pas été prudent de refuser. Catherine Parr, belle, grave et discrète matrone, plut à Henri. Elle se conduisit avec une telle réserve, que son redoutable époux parut être en toute sécurité, quant à la fidélité conjugale ; mais il y avait alors dans l'esprit du monarque des idées qui excitaient au plus haut point son irascibilité naturelle, et que toute la prudence humaine n'eût pas fait prévoir en ménage : c'est que le goût des discussions théologiques avait remplacé chez lui l'amour et ses défiances.

Déjà gravement malade, l'habitude de discuter avec colère lui enflamma le sang : son humeur devint celle d'une bête farouche. Ses médecins, en s'efforçant de le soulager, avaient tout à craindre de son emportement, et il les menaçait même en recevant leurs soins. Anne de Clèves visitait quelquefois le roi malade ; elle faisait acte de présence, dispensée de toute conversation. Ce devoir rempli lui était compté dans l'esprit du monarque qui lui témoignait par signes qu'il était satisfait de sa démarche, et jamais elle n'eut à supporter ces coups de boutoir dont personne, elle seule exceptée, ne pouvait se garantir.

Anne de Clèves survécut à tous les personnages nommés dans cette histoire. Un à un, elle les vit disparaître, la plupart précipités dans la tombe avant le temps. Seule elle resta exempte de crainte pendant la vie de l'homme abominable dont elle avait eu le rare bonheur d'être séparée sans en-

courir sa haine et sa vengeance. Elle fut bien traitée par Édouard VI, Jeanne Grey, Marie et Élisabeth, qui régnèrent successivement.

Catherine Parr, dans les malheurs qui l'accablèrent quelque temps après la mort de Henri VIII, trouva dans l'amitié d'Anne de Clèves le plus admirable dévouement. Catherine parlait plusieurs langues, et l'allemand parfaitement. Seule de toute la cour, elle aimait vraiment Anne de Clèves; seule, elle l'avait devinée; seule, elle ne rit jamais de cette apparente simplicité qui amusait tant de hauts personnages, maintenant morts et oubliés.

Sous le règne de Marie, le zèle de cette reine pour la religion catholique la porta à tourmenter sa propre famille. La pauvre Anne de Clèves devint à son tour l'objet de son attention. Elle voulut la contraindre à abjurer sa religion; mais elle trouva tant de difficulté à s'en faire comprendre, les prêtres envoyés par la reine se plaignirent tellement de la lenteur de son intelligence, qu'on abandonna sa conversion, jugeant Anne de Clèves peu capable d'en sentir l'importance.

Anne de Clèves était riche. Le douaire qui lui était assuré par son contrat de mariage avec le roi Henri VIII (lequel contrat fut dicté par le roi, encore sous l'heureuse influence produite par le portrait d'Holbein), ce douaire, dis-je, joint à sa fortune personnelle, lui permettait de satisfaire son goût le plus cher : la bienfaisance. Pas un malheureux ne s'adressait inutilement à Anne de Clèves. Elle encourageait l'industrie; les vieillards, les enfants l'entouraient dans son parc, dont elle voulait que l'entrée fût libre à tous les habitants de Richmond. Les dames allemandes de sa suite étaient sans cesse à la recherche des pauvres oubliés, ou de ceux qui n'osaient s'approcher. Anne se faisait rendre un compte fidèle des démarches de ces dames, et tenait un registre de tout le bien qui lui restait à faire.

Anne, princesse de Clèves, mourut à Richmond, âgée de soixante-quatorze ans, et passa toute sa vie à dissimuler, sous une insouciance et froide apparence, l'âme énergique et forte, l'esprit pénétrant qui lui inspira tant de prudence. Ses grands yeux bleus, sans expression dans leur fixité, firent croire bien des fois à un manque total d'intelligence; et lorsqu'elle trouvait convenable de ne pas comprendre, même dans sa langue maternelle, certains sujets qui l'eussent amenée à des explications qui pouvaient la compromettre, elle décourageait les intéressés par sa lenteur à s'expliquer, ou l'insignifiance de ses réponses.

Ce qui donna enfin le mot de sa singularité, c'est qu'elle avoua hautement, à ses derniers moments, QU'ELLE CONNAISSAIT PARFAITEMENT LA LANGUE ANGLAISE, BIEN AVANT SON MARIAGE; mais que, se voyant sacrifiée à l'ambition de sa mère et de son frère, elle résolut, en acceptant une destinée inévitable, de lui opposer une prudence dont personne ne devinerait le secret. Sûre du peu de compatriotes restés à sa suite, pas un d'eux en effet ne trahit son secret. Elle souffrit courageusement toutes les mortifications dont l'abreuva l'indigne Henri VIII, et déjoua habilement plus d'une fois les pièges qu'il tendait à sa crédulité.

Lorsque Henri la répudia, elle eût pu, sans doute, obtenir son renvoi dans sa famille; mais elle vit d'un coup d'œil qu'il valait mieux pour elle vivre paisible et retirée en Angleterre qu'à la cour de Clèves, où elle serait en butte aux humiliations attachées au sort d'une femme rejetée par dégoût. Elle resta, et assura ainsi le repos de sa vie, seul bien qu'elle ambitionna, et qu'elle n'eût jamais trouvé au milieu des honneurs et de la pompe dus à son rang.

M^{me} LAURE PRUS.

PHILIS DE LA CHARCE DE LA TOUR
DU PIN.

Au moment où toutes les villes de France élèvent dans leur sein des statues à leurs illustrations locales, dont les célébrités éparses forment la gloire de la France, la petite ville de Nyons, département de la Drôme, érige dans son église un monument à une femme qui eut ce bonheur si rare pour les personnes de notre sexe, de débarrasser, les armes à la main, sa patrie des ennemis qui avaient envahi notre territoire.

Philis de la Charce était fille de Pierre II de la Tour du Pin, marquis de la Charce, et elle menait, dans le château de son père, la vie de toutes les femmes de l'aristocratie de ce temps, occupée de littérature et de fortes études autant que de tapisserie et des autres ouvrages d'aiguille, dont les femmes du dix-septième siècle amusaient leurs loisirs.

Philis vivait ainsi, écrivant de temps à autre à son amie, madame Deshoulières, déjà mortellement atteinte de l'affreuse maladie qui devait l'enlever, et recevant d'elle de jolies pièces de vers, parmi lesquelles l'*Épître chagrine*, lorsqu'en 1692 le duc de Savoie pénétra dans le Dauphiné. Alors commençaient les années de décadence de ce grand règne de Louis XIV, tristes années, hélas ! où les nations, si longtemps vaincues par la France, profitaient de son affaiblissement pour outrager le grand peuple. Il n'était si petit prince qui ne s'arrogeât le droit d'insulter le lion mourant, et, comme les autres, le duc de Savoie, longtemps notre allié, voulut lui donner son coup de pied. Il envahit donc le Dauphiné.

Mademoiselle de la Tour du Pin se trouvait seule avec sa mère et une sœur, dans le château paternel, lorsque les ennemis arrivèrent. Monter à cheval, rassembler les vassaux de son père et les habitants des pays voisins, se mettre à leur tête et repousser les armes à la main l'armée très-considérable du duc de Savoie, fut pour Philis l'affaire d'un instant, et, dans son entreprise, elle fut puissamment aidée par sa mère et sa sœur, qui, tandis que la guerrière improvisée s'engageait dans les montagnes à la poursuite de l'ennemi, encourageaient, elles, les gens de la plaine, et faisaient couper les câbles des bateaux qui traversaient la Durance, afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer.

Le succès couronna les efforts des nobles femmes ; l'armée du duc de Savoie, contre laquelle on avait envoyé Catinat, fut chassée du territoire de la France. Louis XIV, touché de l'héroïsme de mademoiselle de la Charce, lui accorda une pension de 2.000 livres, comme il l'eût fait pour un brave officier, et qui devait être payée par la caisse des pensions militaires. Quand Philis mourut, onze ans après son expédition, c'est-à-dire en 1703, le vieux roi, qui ne l'avait pas oubliée, ordonna que les armes, l'écusson et le portrait de la guerrière fussent placés au trésor de Saint-Denis, à côté de ceux de Jeanne d'Arc ; il y fit mettre cette inscription : « Philis de la Charce de la Tour du Pin, en Dauphiné. »

Philis fut enterrée dans le tombeau de sa famille, au milieu de l'église de Nyons. C'est sur l'emplacement même de sa sépulture que cette petite ville de la Drôme élève aujourd'hui le monument qu'elle destine à la femme célèbre qui l'a illustrée.

M^{me} PAULINE ROLAND.

A la Ville de la Glèche.

Et ces monts, qu'un matin on gravit avec peine,
Le soir charment nos yeux, quand la vapeur lointaine
Y jette son voile azuré.

M^{me} AMABLE TASTU.

Beaux lieux où mon adolescence
Attendait, riche d'espérance,
Encore un plus-bel avenir,
Que j'aime votre souvenir!...
Aujourd'hui, plus loin dans la vie
Et plus près de la vérité,
Je sens que, pour l'âme ravie,
L'espoir d'un bien vaut mieux que la réalité.

Dans vos pittoresques campagnes,
Avec mes premières compagnes,
J'espère dans un heureux jour
Célébrer un nouveau retour ;
Je croirai remonter la vie
En dépit de la vérité :
Puisse alors mon âme ravie
Trouver l'espoir moins doux que la réalité !

Des compagnes de ma jeunesse
Le temps m'a gardé la tendresse
Et n'a fait qu'embellir les traits.
J'ai revu tout ce que j'aimais,
Et je me dis, l'âme ravie
D'une énivrante vérité :
Un jour, un beau jour dans ma vie,
L'espoir fut moins heureux que la réalité !

M^{me} VIRGINIE LETAILLANDIER.

(*Délassements poétiques.*)

Revue des Théâtres.

OPÉRA ITALIEN.

Nabuchodonosor, drame lyrique, en quatre parties, de Thémistocle Solera, mis en musique par Joseph Verdi.

Le théâtre représente l'intérieur du temple de Salomon à Jérusalem.

Des Juifs, des lévites et des vierges prient le Dieu d'Israël de repousser les phalanges de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui vient chasser les Juifs de Jérusalem, se placer sur le trône de David et remplacer le culte du vrai Dieu par celui de stupides idoles. Zacharie, le grand pontife des Juifs, entre, amenant une jeune fille. « Espérez! leur dit-il; Dieu vient de faire remettre entre mes mains Phénéna, la fille du roi notre ennemi; elle pourra nous procurer la paix. Croyez en l'assistance de Jéhovah: il a conservé la vie à Moïse, il a rendu invincibles les cent guerriers de Gédéon. Celui qui se fie à Dieu dans les instants suprêmes ne périt pas... Mais quel est ce bruit? »

C'est Ismaël, neveu de Sédécias, roi de Jérusalem; il vient annoncer que le roi d'Assyrie s'approche. « Dieu d'Abraham! s'écrie Zacharie, descends combattre avec nous. » Il sort suivi des Juifs et des vierges, en confiant Phénéna à Ismaël, sans lui dire qu'elle est fille de Nabuchodonosor; mais les deux jeunes gens se connaissent si bien qu'ils s'aiment. Lorsque Ismaël fut envoyé à Babylone, comme ambassadeur, Abigail, sœur aînée de Phénéna, était devenue amoureuse de lui, et, pour se venger de ses froideurs, elle l'avait fait enfermer; Phénéna, au péril de ses jours, avait rendu la liberté à Ismaël, et Ismaël, à son tour, allait ouvrir une porte secrète pour rendre la liberté à Phénéna... Abigail entre, l'épée à la main, suivie de guerriers cachés sous des vêtements juifs... Le temple est pris. Abigail s'avance au-devant des deux jeunes gens et les menace de sa vengeance: « le tombeau, leur dit-

elle, sera votre lit nuptial. » Puis elle ajoute à voix basse en s'adressant à Ismaël: « Si tu veux m'aimer, je sauverai toi et ton peuple. — Je ne puis t'aimer, répond Ismaël. Je t'abandonne ma vie; mais aie pitié de mon peuple! » En ce moment Phénéna sent descendre en son cœur le dieu d'Israël; elle l'invoque, elle le prie, non pour elle, mais pour Ismaël, pour son frère en religion.

Des hommes, des femmes, des lévites, des guerriers juifs entrent par groupes. Les uns et les autres s'écrient: Le roi Nabuchodonosor passe comme la foudre au milieu du peuple; il brandit son glaive ensanglanté et se dirige vers ces lieux. — C'est en vain que le sein des guerriers s'offre comme bouclier pour défendre le temple. — Ah! nos vœux sont maudits de Dieu! — Bienheureux ceux qui sont morts avant ce fatal jour! » Zacharie accourt, précédant le roi, qui entre à cheval, descend de son fier coursier et s'avance, l'épée à la main, tandis que ses guerriers envahissent le temple. « Arrête, crie Zacharie se jetant au-devant du roi, Arrête! c'est ici la demeure de Dieu. — Que parles-tu de Dieu? » répond l'impie, « J'ai appelé ton Dieu dans la guerre, il n'est pas venu, il a eu peur... A genoux, vaincus, et le front contre terre! — Homme inique! s'écrie Zacharie, tu as donc soif de sang?... » Il s'empare de Phénéna, puis tirant son poignard: « Eh bien! que le sang de ta fille commence par te satisfaire. » Ismaël arrête le bras de Zacharie et délivre Phénéna, qui va se jeter dans les bras de son père. Mais Nabuchodonosor n'en ordonne pas moins le carnage des vaincus. « Brûlez le temple, s'écrie-t-il, et que le sein des mères ne soit pas une protection pour les petits enfants. »

Un appartement dans le palais de Nabuchodonosor.

Abigail entre fort agitée, tenant un écrit à la main; elle vient de le ramasser comme il tombait du sein du roi. Cet écrit est la preuve qu'Abigail n'est que la fille

d'une esclave ! « Il est heureux que je t'aie trouvé, fatal écrit, » dit-elle avec rage. « Ah ! il fut un temps, » ajoute-t-elle amèrement, où j'avais la joie au cœur, où je croyais pouvoir compter sur un saint amour. Alors, je pleurais aux peines des autres..... Un amour déçu m'a tout ravi ! et maintenant on verra ma colère s'appesantir sur tous. Oui, meure Phénéna ! Meure ce faux père ! Périssent le royaume et retombe sur moi-même ce funeste courroux ! »

Le grand prêtre de Bel accourt. « Phénéna est traître à son pays, s'écrie-t-il ; elle va rendre la liberté aux Juifs... J'ai fait répandre la nouvelle que le roi avait péri dans la guerre, et je viens t'offrir le pouvoir. As-tu du cœur ? — Va ! je marche avec toi, répond Abigail ; les peuples verront que le sceptre m'appartient, et, ajoute-t-elle plus bas, les filles des rois viendront supplier l'humble esclave. »

Une salle du palais. Plusieurs portes extérieures ; d'autres conduisant à l'appartement d'Abigail et à celui de Phénéna.

Zacharie paraît suivi des lévites. « Dieu m'a, dit-il, commandé de dissiper les ténèbres d'un cœur infidèle. » Il entre chez Phénéna, précédé d'un lévite portant le livre de la loi. Ismaël arrive, les lévites le maudissent, pour avoir sauvé une ennemie ; mais Zacharie paraît, suivi de Phénéna, et s'écrie : « Bénissez-le, mes frères, il a sauvé une Juive ! »

Ardal, vieil officier de Nabuchodonosor, entre tout effrayé. « Fille de roi, dit-il à Phénéna, ton père est mort ; le peuple demande Abigail pour reine et condamne les Juifs. Fuis !... »

Mais aussitôt le prêtre de Bel, Abigail, les mages, le peuple, des dames babyloniennes entrent ; puis, à l'étonnement de tous... Nabuchodonosor, s'ouvrant un passage à travers la foule, vient saisir la couronne sur le front d'Abigail et se la pose sur la tête. « Qu'on m'écoute ! s'écrie-t-il. Vous, Babyloniens, je renverse votre Dieu, il

vous a rendus traîtres ; et vous, Juifs, je vous ai vaincus, vous n'avez plus d'autre Dieu que moi. A genoux ! Qu'on m'adore ! — Que ton orgueil sans mesure tombe à terre, s'écrie Zacharie ; et déjà l'Éternel étend la main sur toi. » En effet, le tonnerre gronde, il éclate sur la tête du roi, qui sent une force surnaturelle lui arracher sa couronne, et aussitôt la folie respire dans tous ses traits. Au tumulte succède un profond silence. Nabuchodonosor, en proie au délire, croit voir des fantômes qui le poursuivent, armés d'épées flamboyantes ; il lui semble que le ciel verse du sang sur sa tête ; il appelle sa fille à son secours ; et, dans sa douleur, il demande pourquoi une larme ne jaillit pas de ses paupières.

Les jardins suspendus de Babylone.

Abigail est sur le trône. Les images, les guerriers sont assis à ses pieds. Le grand prêtre se tient, avec sa suite, près de l'autel où s'élève la statue d'or de Bel. Il présente à Abigail la sentence de mort de Phénéna. En ce moment le roi s'avance, la barbe hérissée, les habits en désordre. Elle lui demande d'apposer son sceau sur la sentence qui condamne les Juifs à mort ; il obéit, et voit le nom de sa fille. « Oh ma Phénéna ! s'écrie-t-il, qu'ai-je fait ! — La perfide s'est donnée au faux Dieu, répond Abigail, qu'elle périsse ! — Mais c'est mon sang ! — Tu as une autre fille, reprend Abigail. — Esclave ! s'écrie Nabuchodonosor, » prosterne-toi ! et apprend la vérité... » Il cherche dans son sein le billet qui prouve la condition d'Abigail ; alors celle-ci le lui montre et le déchire à ses yeux.

On entend un bruit de trompettes, il annonce la mort prochaine des condamnés. « Gardes ! s'écrie le pauvre père, à moi ! je suis trahi. » Des gardes s'avancent, mais sur l'ordre d'Abigail ils font le roi prisonnier. « Oh ! pardon ! dit-il à l'esclave. « Rends-moi ma fille, et que la nation assyrienne te reconnaisse pour reine. Pauvre

vieillard ! je n'implore que la vie de l'enfant de mon cœur. — Sors ! s'écrie l'implacable Abigail, tout à l'heure tu ne pleurais pas ainsi lorsque tu voulais me couvrir de déshonneur en me disant esclave devant tous les grands de ton royaume. »

Les rives de l'Euphrate : les Juifs enchaînés sont asservis au travail.

« Allez ! disent-ils à leurs pensées, allez, sur les ailes des vents, posez-vous sur les montagnes du sol natal, saluez les rives du Jourdain, les tours abattues de Sion. Oh ! patrie si belle, à jamais perdue ! Harpes d'or des anciens prophètes, pourquoi penchez-vous muettes aux branches des saules ? Oh ! redites en gémissant les destins de Solime et que le ciel accorde à vos accents une harmonie qui nous donne à tous la force de souffrir. » Zacharie a entendu leurs plaintes, il les blâme, et, lisant dans l'avenir, il leur prédit que, s'ils reprennent courage, quand la nuit sera venue, aucune pierre ne restera debout pour dire à l'étranger où était Babylone.

Les mêmes appartements dans le même palais.

Nabuchodonosor est plongé dans un profond sommeil ; il se réveille, tâte ses membres et se dit : « Je ne courais donc pas à travers les forêts comme une bête fauve ? Ah ! ce n'était qu'un songe !... » Il entend du dehors prononcer le nom de Phénéna, s'élance vers la fenêtre et voit sa fille au milieu de guerriers assyriens. « Pourquoi ses mains sont-elles chargées de chaînes ? se demande-t-il. Elle pleure !... » En ce moment, on crie : « Phénéna, à mort ! » La figure du roi change d'expression, sa raison est revenue, il veut aller au secours de sa fille... mais il est prisonnier ! Le pauvre père se frappe le front et tombant à genoux s'écrie : « Dieu des Hébreux, grâce ! Je ferai relever ton temple, tes autels... Écarte de moi un si grand malheur et je renverserai nos idoles. Tu m'entends ! car le délire s'éloigne de mes sens. Dieu vrai ! je t'adorerai toujours. » Il se relève, des

guerriers entrent ; en voyant le changement opéré dans l'esprit du roi, ils lui remettent un glaive et le suivent pour sauver sa fille.

Les mêmes jardins suspendus.

Le prêtre de Bel est sous le péristyle du temple, près d'un autel expiatoire, aux côtés duquel se tiennent deux sacrificateurs armés de haches. Une musique lointaine et lugubre annonce l'arrivée de Phénéna et des Hébreux condamnés à mort. Zacharie est au milieu de la foule, la princesse en passant devant lui s'agenouille, « Jeune fille, lui dit-il, la palme du martyre t'attend. — Oh ! je le sens, répond-elle ; le Seigneur m'environne de sa lumière et mon âme s'élève vers le ciel. » Elle marchait vers l'autel, lorsque Nabuchodonosor accourt. « Impie ! s'écrie-t-il en s'adressant au prêtre de Bel, que l'idole tombe et soit réduite en poussière ! (*l'idole tombe d'elle-même*) » Et toi, peuple d'Israël ajoute-t-il, retourne aux joies de la patrie ; élève un temple nouveau à ton Dieu ; car lui seul est grand ! Il enlève la raison au tyran sacrilège, il la rend au roi repentant. Il a troublé l'esprit d'Abigail, elle s'est empoisonnée. Adorons-le, ma fille, et prosternons-nous ! »

Tous chantent les louanges de Jéhovah... Ainsi finit la pièce.

Vous dire, mesdemoiselles, comment Abigail n'est qu'une esclave, comment Phénéna se trouve au pouvoir de Zacharie et si elle épouse Ismaël, je n'en sais rien ; les poèmes italiens sont ordinairement moins clairs encore que celui-ci qui, du reste, a été fait sur un de nos mélodrames. La musique de Verdi n'était point connue en France, cet opéra a été reçu comme étant l'œuvre d'un grand et beau talent.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélange.

VERS A SOIE ET MURIER (1).

Travaux du mois de novembre.

A celles de vous, mesdemoiselles, qui désirent s'occuper utilement de l'industrie des vers à soie, je rappellerai que, d'après les prescriptions de M. Brunet de La-grange, le mûrier se plante en mars ou en novembre, selon les usages raisonnés de chaque localité.

Si l'on plante en novembre, il faut, dès les premiers jours de ce mois, se hâter de faire faire les trous, qui doivent être de 1 mètre 30 centimètres de large, sur 50 centimètres de profondeur, et procéder de suite à la mise en place des arbres.

Si l'on préfère planter en mars, on peut, dès le mois de novembre, commencer à faire ouvrir les trous pour que la terre ait le temps de se météoriser pendant l'hiver.

Pour les multicaides, c'est également en novembre que les cultivateurs prudents doivent couper les tiges rez-terre et les butter avec soin. Il y a une grande économie à exécuter ce buttage avec la charrue ou avec un buttoir à pommes de terre.

C'est en hiver qu'il faut faire voyager les œufs de vers à soie. On fera donc sagement de s'occuper, dès à présent, à en retenir, mais en ayant soin de s'adresser à une personne sûre, évitant d'en faire venir des contrées où règne la *muscardine*, affreuse maladie qui, chaque année, décime un grand nombre de magnaneries.

Les races de vers à soie les plus généralement appréciées sont la race *sina*, pour les cocons blancs, et la race *milanaise* pour les cocons jaunes.

Les magnaneries laborieuses et économes employeront leurs longues soirées d'hiver à confectionner des filets pour les

(1) Voir aux annonces.

délitements des vers. Elles feront en même temps préparer, par leurs gens de service, tout ce qui est nécessaire pour les encabanages.

Correspondance.

Enfin ! les voilà donc revenus ces bons soirs de causerie en famille, devant le feu, autour d'une grande table, quand l'aïeule tricote un couvre-pieds pour le petit berceau, encore vide; que l'aïeul, vieux guerrier, fait, en tapisserie, des brodequins pour un héros futur; que la jeune grand'mère, choisissant parmi les vingt-six patrons de la layette de l'Industrie parisienne, taille langes et bonnets que nous cousons avec tant de joie, tandis que la sœur aînée, dont le ciel a béni le mariage, nous lit un livre instructif, amusant. De temps en temps, l'aïeule, quittant son tricot, ôtant ses lunettes pour mieux nous voir, ajoute une sage réflexion. Un fait rappelle à l'aïeul un autre fait, qu'il nous raconte. Le jeune grand-père, tout en faisant sa partie de piquet, élève un doute sur un nom, sur une date, que le nouveau marié éclaircit, en déployant une érudition simple et facile... les jeunes gens d'à présent sont si instruits ! Nous, nous profitons de la sagesse et des lumières de tous les âges pour nous former le jugement, pour nous orner la mémoire... Oh ! que j'aime ces bons soirs de causerie en famille !

Le matin, chacune de nous a ses leçons de chant, de piano, on se rend au cours de peinture de M^{lle} Irma Martin, une des plus habiles élèves de M. Steuben, puis de retour chez soi, on coud en se rappelant ce que l'on a entendu la veille; cela occupe et développe l'intelligence, tandis que les doigts sont armés d'un dé et d'une aiguille. Voici donc encore différents travaux pour éprouver ton adresse.

Le n° 1 est la suite et la fin de l'alphabet Renaissance.

Le n° 2, le dessin d'une pièce d'épaule pour robe de tout petit enfant.

Le n° 3, le dessin du poignet, qui rabat sur la manche.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se continue tout autour; il se brode au crochet, ou au point de chaînette.

MARGUERITE EN LAINE.

Le n° 5 te représente un moule de bouton de bois bombé du dessus.

Achète de la percaline jaune — de la laine de Saxe jaune — de la laine de Saxe gros bleu — une navette à faire du filet — et deux planchettes; l'une, large d'un centimètre, longue de 20 centimètres, arrondie des deux bouts — l'autre, faite de même, mais large de 2 centimètres.

Tu tailles un morceau de percaline jaune de 6 centimètres carrés — tu enfiles de la laine jaune dans une aiguille (je t'ai appris à broder en nœuds) — tu couvres le milieu de cette percaline d'un rond de nœuds d'un centimètre de diamètre — puis tu arrondis ce carré de percaline, et tu en couvres le moule de bois, comme si tu couvrais un bouton ordinaire.

Tu prends une grosse aiguillée de fil noir dont tu réunis les deux bouts par un nœud, — tu charges ta navette avec une aiguillée de laine gros bleu; — accroche, à une épingle attachée à un de tes genoux, cette aiguillée de fil noir, — sur la plus étroite des planchettes, en prenant ce fil noir avec ta navette, forme un rang de filet de 30 mailles. — Coupe ta laine.

Enfile, dans une aiguille ordinaire, du fil d'Écosse gros bleu, — passe ton aiguille au milieu d'une des mailles, en retenant de ta main gauche l'autre bout du fil, repasse ton aiguille une seconde fois et de manière à former un nœud, puis coupe les deux bouts de fil d'Écosse; — noue de même chacune de ces 30 mailles — coupe, sur 8 centimètres de long, le fil noir qui retient ces mailles.

Charge ta navette de deux brins de laine

gros bleu — prends la planchette la plus large, — réunis, par un nœud, les deux bouts de fil noir que tu as coupés, — fais dessus 60 mailles; — avec ton aiguillée de fil d'Écosse gros bleu, noue de même chacune de ces 60 mailles. — Coupe, sur 20 centimètres de long, le fil noir qui retient ces mailles, — retire la planchette.

Couds, en rond, avec du fil d'Écosse gros bleu, le pied de 30 de ces mailles, au bord extérieur du bouton; — un peu plus près des nœuds, couds les 30 autres mailles pareilles, — puis autour des nœuds, couds les 30 premières mailles.

Le n° 6 est cette marguerite.

Tu peux faire des marguerites panachées en mêlant ensemble deux laines à chaque rang: rose et blanche, rouge et blanche. etc.

A présent, pour utiliser tes marguerites, — tu tailles un rond de carton de la largeur convenable pour une lampe, — tu le couvres de velours ou de tapisserie unie, — tu le doubles de percaline et, tout autour, tu couds une guirlande de ces marguerites.

Les dahlias se font à peu près de même. Tu achètes de la percaline vert pâle — des boutons de bois bombés — aux deux premières planchettes tu ajoutes une troisième large de 2 centimètres et demi — une quatrième large de 3 centimètres. — Tu couvres le bouton en percaline vert pâle — tu prends quatre nuances de laine de Saxe depuis le violet le plus foncé jusqu'au lilas — tu mets ensemble 4 brins de la nuance la plus pâle, tu en charges ta navette et, sur la planchette large de 3 centimètres, tu fais 30 mailles sur le fil noir; — avec une aiguille enfilée de fil d'Écosse lilas, tu noues les 4 brins de laine au milieu de chacune des 30 mailles — tu mets ensemble 4 brins de laine plus foncée — tu prends la planchette large de 2 centimètres et demi — tu fais 30 mailles que tu noues de même. — Tu mets ensemble 3 brins de laine encore une peu plus foncée — tu prends la planchette large de 2 centimètres, tu fais 30 mailles que tu noues de même. — Tu mets ensemble deux brins de la laine

la plus foncée—tu prends la planchette large d'un centimètre,—tu fais 30 mailles que tu noues de même. A présent, tu prends la nuance la plus pâle et tu la couds au tour extérieur du bouton; ainsi de même jusqu'à la nuance plus foncée, et de manière qu'on voie à peine la percaline verte. Tu connais les riches couleurs des dahlias et tu n'as qu'à choisir. Ces fleurs, autour d'un tapis de lampe ou jetées sur un tapis de mousse, font un très-bel effet... N'oublie pas que tu as à donner des étrennes!

Le n° 7 est un point de tapisserie qui m'a été montré à l'Industrie parisienne, et je vais essayer de te l'enseigner à mon tour : il s'appelle *point de poste*. Tu achètes du canevas n° 20, de la laine noire, de la laine rouge, appelée laine de Saxe, et du gros fil d'or,

Je suppose ton canevas monté sur un petit métier. Tu enfiles un brin de laine noire; tu places ton aiguille en dessous, entre deux fils, tu la sors à droite, un fil plus loin,—Tu rentres ton aiguille en dessous, au même endroit où tu l'as placée la première fois, tu la sors à gauche, un fil plus loin.—Tu places ton aiguille en dessous, un fil plus bas que la première fois, et entre les deux fils; tu la sors à droite, deux fils plus loin — et tu fais de même sur la gauche; puis tu continues ainsi, en sortant ton aiguille à droite, puis à gauche, toujours un fil plus loin, jusqu'à ce que tu aies pris cinq fils de chaque côté — alors tu n'en prends plus que quatre, et diminues ainsi jusqu'à ce que tu n'en prennes plus qu'un de chaque côté;— puis, avec la même aiguille de laine noire, tu formes au milieu une espèce de point-arrière, en dépassant d'un fil du haut et du bas cette espèce de carré — tu recommences plus bas la même figure avec la même laine.

Tu prends la laine rouge, — tu fais sur la gauche une autre colonne de carrés, — tu en fais une seconde sur la droite; — puis tu reprends la laine noire pour faire ainsi alternativement des colonnes noires, et des colonnes rouges.

Lorsque tes pantoufles sont ainsi couvertes, tu enfiles le fil d'or—tu passes ton aiguille en dessous, au même endroit que le premier point de laine noire, qui se détache dans le haut; — tu reviens la placer en dessus, à l'angle de droite de ce carré — tu la retires en dessous pour la faire ressortir en dessus à l'angle du bas, — puis la rentrer en dessous à ce même angle de droite; — de là, tu ressors ton aiguille à l'angle du haut, pour refaire la même chose sur la gauche; — de cette manière ce carré sera marqué par un fil d'or.— Tu entoureras de même tous les autres carrés.

Ce point se trouve être de beaucoup plus petit que le modèle n° 7. Il est fort joli, et sert aussi pour cabas, sac à l'anglaise, et bottines d'enfant du premier âge.... Songe aux étrennes!

Maintenant, occupons-nous de notre toilette.

Le n° 8 est la ceinture d'un jupon de percale. Je te ferai observer, afin de bien nous comprendre, que quand je dis *jupon*, c'est le vêtement de dessous, et quand je dis *jupe*, c'est le vêtement de dessus. Cette ceinture se taille double; on fait au milieu deux rangs de points, afin d'y introduire une petite baleine.

Le n° 9 est un morceau qui se taille double; on y fait trois rangs de points qui forment trois coulisses, dans lesquelles on passe trois larges ganses plates, qui ressortent en dessus par trois boutonnieres. Voilà pour un des côtés de la ceinture; on en fait autant pour l'autre côté.

C'est sous le chiffre 4 de ce n° 9, que se font les boutonnieres. Le bout où se trouve le zéro se coud entre les nombres 14 et 16 du n° 8.

Lorsque l'on a essayé ce jupon, on coupe tout ce qu'il y a de trop long depuis le nombre 19 jusqu'à ce nombre 16; on fronce le jupon à la ceinture n° 8 et n° 9; puis on rabat, sur le jupon, le dessous de ces modèles.

On noue ensemble les trois ganses. Il faut

qu'elles soient assez longues pour pouvoir ensuite passer le jupon : on noue ces ganses derrière.

Le n° 10 est la moitié du dos et la pièce de côté de la robe de la mariée. Ce corsage se lace derrière.

Le n° 11 est la moitié du devant et sa pièce de côté. Cette pièce se taille presque en biais ; la flèche t'indique le droit fil.

Le n° 12 est la manche longue.

Le tour du cou est garni d'une double ruche de tulle illusion, haut de 7 centimètres, et le bas des manches est garni d'une même ruche de tulle haut de 5 centimètres.

Le voile, aussi en tulle illusion, a cinq quarts de large et trois mètres de long.

Ce voile peut faire une robe pour recouvrir la robe blanche. En décolletant le corsage, en y adaptant une Berthe, et en remplaçant les manches longues par des manches courtes, on pourra, plus tard, faire d'une robe de noces une robe de bal. Quant à la coiffure, j'ai fait mettre des roses ; mais je conseillerais des branches de bruyère : cela coiffe mieux, et puis on y ajoute plus tard des branches de bruyère rose, et cela fait une coiffure qui ne rappelle plus celle d'une mariée.

Le n° 13 est la manche courte de la demoiselle en robe de gros de Naples rose.

Le n° 14 sa Berthe, qui se coud à la robe et s'agrafe par derrière.

Les n°s 10 et 11 sont aussi les patrons de cette robe, mais à partir du bas jusqu'à la ligne pointée. Les franges de cette robe sont trop élégantes pour une demoiselle ; je les ai fait mettre dans le cas où la mariée voudrait avoir pour un bal de retour de noce une robe de gros de Naples rose ; je ne te conseillerais de frange qu'au bas des manches et au bas de la Berthe.

Le n° 15 est le dos d'une *roulière*, espèce de manteau fort chaud, qui peut se faire en tartan, doublé de flanelle de couleur ; en mérinos ou en velours ottoman, noir, ouaté et doublé de soie noire. Les dames font

les *roulières* en satin ou en velours ; elles les garnissent de même étoffe ou de dentelle noire.

Le n° 16 est un des côtés de l'épaule.

Le n° 17 est un des côtés du devant.

Le 18 est la manche gauche. On forme un pli entre les n°s 9 et 18, dans les proportions de cette ouverture.

La manche se coud dans l'espace qui se trouve entre les deux étoiles.

Le n° 19 est un côté du revers, il se garnit, autour des festons, d'un passepoil qui se rabat sur la roulière.

Le n° 20 est la hauteur de la garniture, qui doit être large de 3 mètres. Ce vêtement, bien ouaté, bien doublé, sera, j'espère, ce que tu m'as demandé pour tes promenades en traîneau.

Le n° 21 est un rébus.

Maintenant, si tu me demandes quelle sera la mode de cet hiver, je te répondrai que le seul changement est dans les chapeaux, qui se portent *Paméla*, c'est-à-dire sans bavolet, la passe continuant derrière pour se fermer sur le côté ; cette passe s'abaissant sur le front, s'écartant des joues et relevant derrière ; la forme très-basse. Beaucoup d'ornements en dessous, des deux côtés des joues, et dessus, deux biais qui couvrent la réunion de la forme avec la passe. Ces biais s'écartent pour donner de la largeur au bas de cette forme ; les brides sont faites d'un biais de velours : c'est plus riche et plus économique ; sur le côté gauche, un chou d'étoffe, ou une touffe de fleurs, et, pour les dames, un bouquet de petites plumes, de marabouts, ou un héron couché la queue en bas. Le velours noir, la peluche blanche ou noire, voilà ce qui nous convient ; mais pour les dames, il y a des couleurs de fantaisie : vigogne, par exemple. Le feutre aussi sera de mode.

Quant aux façons de robes, tu peux te servir de tous les patrons de cette année. Les étoffes sont : le mérinos, le drap amazone, la soie et les étoffes de laine de toutes sortes

rayées horizontalement. Pour avoir chaud, on se couvre d'écharpes de velours, de mantelets, de camails et de par-dessus, comme l'année dernière. De plus, on a inventé des roulières, des paletots, des visites : les paletots sont fort laids ; les visites sont pour les dames... Mais, patience... elles nous reviendront !

Les petites filles peuvent porter des camails, des visites ; les petits garçons des crispins, des vestes charmantes... Mais l'espace me manque pour te donner tous ces patrons, et tu es bien loin de la rue Louis-le-Grand, où il y en a pour tous les âges, pour toutes les tailles... Si tu as besoin de mes services dans la capitale de la mode, ne m'oublie pas.

Il s'est passé depuis un mois de glorieux faits d'armes en Afrique ; nos Français sont si braves, si intelligents : le devoir, l'honneur militaires sont si bien sentis par eux, et ils aiment tant leur pays, leur drapeau !... Mais cette générosité, ce noble courage, cette loyauté chevaleresques rencontrent parfois la trahison des Arabes... Et dans ma douleur, je m'écriais un jour : « Que ne met-on à prix la personne d'Abd-el-Kader ! il serait vendu par un des siens, et tout serait fini en Algérie ! — On a offert Abd-el-Kader pour cinq cent mille francs au général Clauzel, me répondit mon frère, et il a refusé. — Des Anglais l'eussent accepté, » repris-je avec un sentiment d'orgueil national. Allons, ajoutai-je, il paraît que nos soldats seront toujours des *chevaliers français*, c'est-à-dire le type du guerrier : la bonne foi, — la bravoure, — la générosité. Que Dieu protège nos armes ! Prions, ma chère, pour les braves qui sont morts ; et qu'ils vivent dans l'histoire, ainsi que dans notre souvenir !

La princesse Louise-Marie-Thérèse d'Artois, fille de feu le duc de Berry, petite-nièce de Louis XVI et de Marie-Antoinette, va épouser Ferdinand-Charles-Marie-Joseph-Victor Balthazar, prince de Lucques. La princesse a plus de vingt-six ans, le prince en a près de vingt-trois. Il est petit-

fils, par sa mère, de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, et par son père il descend de Philippe V, roi d'Espagne... tu vois que la princesse se marie dans sa famille. Le prince quittera un jour le duché de Lucques pour rentrer dans les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, qui étaient le patrimoine de sa maison en 1815, et dont la reversion lui a été garantie par le traité de Paris du 10 juin 1817. Puisse la princesse Louise être heureuse !... C'est une Française !

Tu as dû t'apercevoir, ma chère amie, d'une grossière erreur, à la fin du numéro d'octobre. J'étais tellement pressée par l'imprimeur (je n'ai même pas eu le temps de signer ma lettre), qu'au lieu de recourir au rébus lui-même, j'en cherchai l'explication dans ma mémoire ; par malheur, il me vint deux noms de ville : Rennes et Nantes... Il me fallait choisir... Je choisis mal, car je pris Nantes ; et c'est Rennes, comme tu le sais, qui est dans le département d'Ille-et-Vilaine. Prends un crayon, puis répare ma faute.

Voici le rébus de la dernière planche : une île — un nid — un a — un six, petit — un buisson — un quine — une porte — un sac de son — une ombre. Explication ; *Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre.*

Adieu. Ta toute dévouée,

J.-J.

Éphémérides.

19 novembre 1703, mort de l'*Homme au masque de fer*.

Vers l'année 1663, un homme fut incarcéré mystérieusement dans le château de Pignerol, dont Saint-Mars était gouverneur. Quand Saint-Mars fut nommé au gouvernement des îles *Sainte-Marguerite*, il y conduisit avec lui son prisonnier, et, plus tard, lorsque le commandement de la bastille lui eut été confié, il transféra encore son prisonnier dans cette forteresse. Les contemporains ignoraient quel était cet

homme ; la postérité a prétendu le savoir, mais les nombreux volumes publiés à ce sujet démontrent que le temps n'a rien éclairci : cet homme a gardé son masque, et pour nous, il le gardera à tout jamais. Aucun personnage considérable ne disparut de la scène du monde à l'époque où l'*Homme au masque de fer* commença ses années de prison : d'un autre côté les documents positifs prouvent que ce n'était point à cause de sa naissance, mais à cause d'un rôle quelconque qu'il aurait joué, que le gouvernement français le condamnait à une éternelle captivité. Cependant les précautions rigoureuses prises pour empêcher que le secret ne fût pénétré, les respects extraordinaires avec lesquels le captif était traité, donnent à penser qu'il fut un personnage de la plus grande importance politique et du plus haut rang. Louis XIV ne connut ce mystère qu'après sa majorité. Quand le prisonnier voyageait en présence d'étrangers, sa figure était couverte d'un masque qu'il ne pouvait ôter sous peine de mort : un pêcheur ayant trouvé une assiette d'argent jetée des fenêtres du château, sur laquelle quelques lignes étaient écrits avec la pointe d'un couteau, fut mis au secret et ne fut relâché qu'après qu'il eût été constaté qu'il ne savait pas lire. Un autre individu qui avait trouvé également une chemise couverte d'écritures, et qui, moins heureux, savait lire, fut trouvé mort dans son lit le lendemain de sa trouvaille. Les marques de respect données au prisonnier n'étaient pas moins caractérisées que les précautions prises contre lui. Il n'était servi que dans de la vaisselle plate ; le gouverneur, Saint-Mars, faisait fonction de maître d'hôtel, et l'impérieux Louvois se tenait debout en présence du prisonnier.

« L'*Homme au masque de fer* était d'une » taille au-dessus de la moyenne et parfaite- » ment prise, d'une figure noble et belle ; » sa peau était brune, mais douce, et il la » conservait avec une coquetterie toute fé- » mine. Il aimait le linge fin, les dentel-

» les, les bijoux et la toilette ; son éducation » semblait avoir été cultivée ; la lecture » et la musique étaient ses seules distrac- » tions. » (*Siècle de Louis XIV.*)

Il paraissait âgé de soixante ans quand il mourut ; il fut enterré sans pompe dans le cimetière de l'église de Saint-Paul ; dans son acte de décès, il était désigné sous le nom de *Marchiali*. Tout ce qui lui avait servi fut brûlé, les murailles furent reblanchies et les carreaux de vitre brisés : on craignait qu'il n'y eût laissé quelques lignes, quelques mots de son histoire. Les contradictions qui abondent dans les détails vagues recueillis sur ce personnage mystérieux ne peuvent s'expliquer qu'en admettant qu'elles étaient calculées.

Mosaïque.

CHANSON ARABE SUR SAINT LOUIS.

Nous avons parlé dans notre article *Chansons populaires* d'un air arabe qui s'est transmis oralement de père en fils depuis la reddition de Damiette (1250), et se chante sur une modulation semblable à celle de nos couplets de Marlborough avec le refrain : *myrton myritaine*. Nous allons la transcrire ici d'après un voyageur français (1) qui a visité dans le plus grand détail ces lieux où la fortune trahit la valeur française, et y a retrouvé des traditions encore vivantes sur les faits d'armes de nos guerres saintes.

Il est curieux de voir quelles altérations les événements ont subis dans la bouche des ennemis de la croix, quels motifs galants les descendants des vainqueurs de Mansourah et de Damiette assignent à cet enthousiasme qui poussa vers l'Orient d'innombrables populations, au cri mille fois répété de : *Dieu le veut !* comment enfin ils célèbrent nos défaites sur un air que nous leur avons nous-même enseigné.

(1) M. Rifaud.

1^{er} couplet.

« Le roi de France était un homme qui haïssait les musulmans, et qui avait juré la destruction totale de leur race. Il commandait à des soldats se nourrissant de chair humaine, et il leur en avait promis abondamment. Mais après leur débarquement ils ne purent goûter d'un seul croyant, et passèrent comme ces nuées de sauterelles qui, fondant sur le lac, s'y précipitent et s'y noient. A Mansourah, les musulmans étaient guidés par le sage Mahomet, et ce fut là la perte des anthropophages. Ceux qui restèrent finirent par s'entre-dévorer, au point qu'il n'en retourna pas un seul en vie dans leur pays. Leur flotte fut brûlée sur les côtes.

Myriton, myriton, myritaine.

2^e couplet.

Le roi des chrétiens, jaloux de ne pouvoir trouver un épouse vraiment belle dans tout son royaume, apprit qu'il fallait la chercher dans les harems de la Syrie et de l'Égypte. Il réunit une foule immense de jeunes guerriers non mariés, animés du même désir que lui, et il conçurent le projet de se rendre en Afrique, en caravane, pour emmener les plus belles d'entre les musulmanes. Mais la valeur des croyants, qui exterminèrent les chrétiens, fit évanouir cette tentative insensée,

Myriton, myriton, myritaine.

3^e couplet.

Arrivé à Damiette, le roi de France s'étant saisi de la plus belle femme du pays, en devint éperdument amoureux. « Sultan, lui dit-elle, si vous voulez mon cœur, je ne puis vous l'accorder à Damiette, où je suis née; mais consentez à vous rendre avec moi à Mansourah, où je ne suis pas connue, et je serai à vous pour

la vie. » Le roi se rendit aussitôt sous les murs de Mansourah avec ses troupes. La belle mahométane lui dit alors : « Sultan, il est nuit. Je vais me déguiser en homme; je visiterai les camps, et reviendrai vous dire ce qui se passe, afin que vous soyez victorieux. » Le roi croit cette femme; mais elle court se mettre à la tête des fidèles, et au point du jour, l'armée chrétienne est en déroute et le roi pris. A travers la grille qui le renfermait, la belle Belld Zelé vint le railler de sa crédulité. En récompense de son dévouement, le sultan la nomma cheyl-el-Beld de Mansourah. Elle garda toujours ses vêtements d'homme, et se conduisit constamment avec la même énergie. Le roi chrétien, la reconnaissant pour une héroïne, lui remit sa propre épée.

Myriton, myriton, myritaine.

Feu! AUGUSTE DUMONCHAU.

L'ordre des chevaliers de Malte entre dans une nouvelle phase, la petite île de Pouza, au sud-ouest de Terracine, deviendra leur résidence; cette île appartient au roi des Deux-Siciles. L'archiduc Frédéric, commandant supérieur de la marine impériale, est membre de cet ordre; il est question d'élever ce jeune prince à la dignité de Grand-Maître.

Les chevaliers n'ayant plus les Turcs à combattre sur les mers, tourneraient tous leurs efforts contre la traite des nègres.

C'est dans la solitude que la vérité nous donne des leçons; là nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire. Le repos allonge la vie; le monde nous dérobe à nous-même, et la solitude nous y rend... n'y craignez pas l'inaction.

M^{me} LAMBERT.

les
La
an,
ne;
ous
yez
ue;
fi-
ré-
ra-
elle
ité.
ltan
rah.
me,
ême
sant
pée.

entre
e de
ien-
t au
éric,
im-
ques-
guité

cs à
tous
.
nous
a ra-
ima-
repos
be à
nd...

Madame de Miramon



3^e des Demoiselles, 13^e année X^e N^o

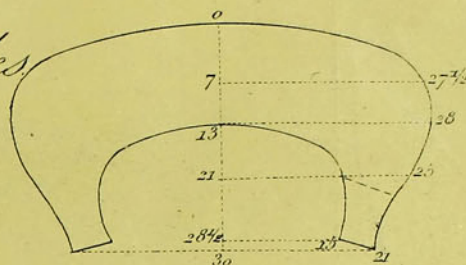
A. Duvina del.

Imp. Lemercier à Paris.

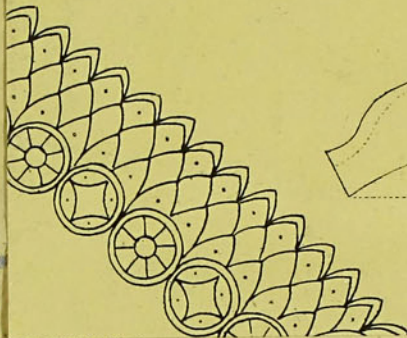
*« Une attitude si humble convient mal à l'oppresséur
en présence de sa victime ! »*

Demoiselles

Planche XII.



N° 8.



N° 9.

PC

A
Mar
père
heur
gran
des p
titre
Padou
déri, e
que lu
velin. l
de soix

C'est
demoise
avant les
trouve les
Fées y fig
ments de l

ceur; mais une courte citation va vous
prouver, mesdemoiselles, combien made-

XIII.

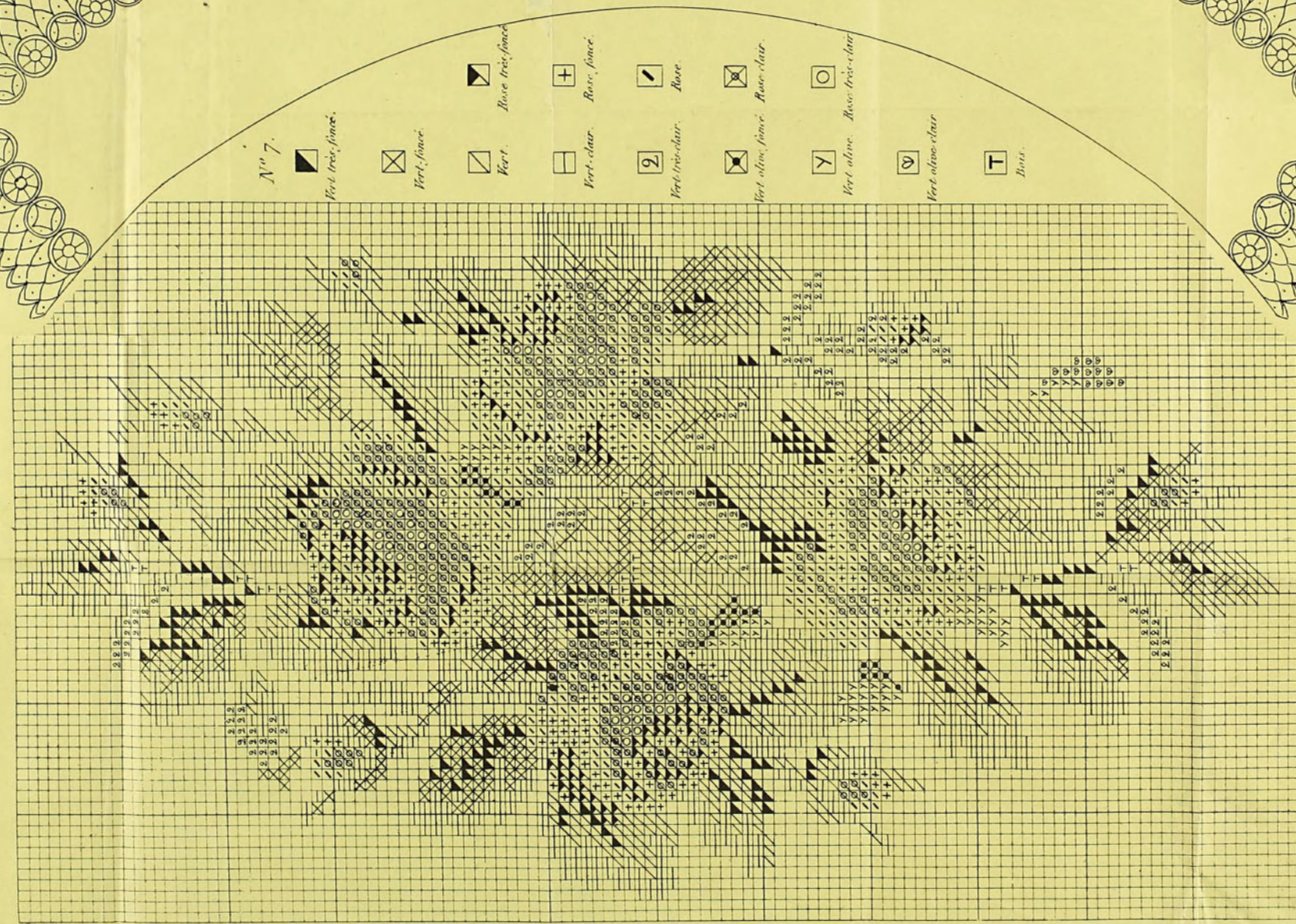
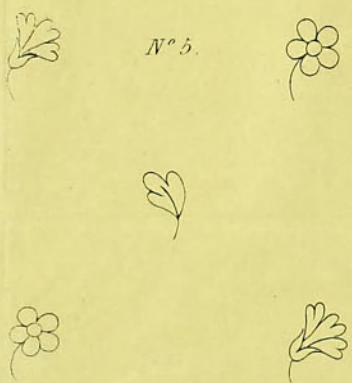
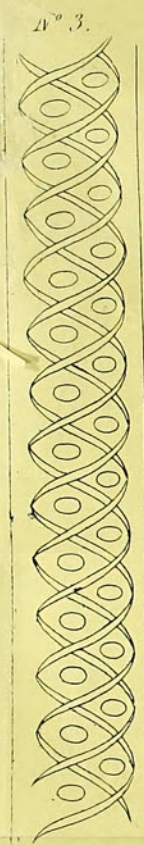
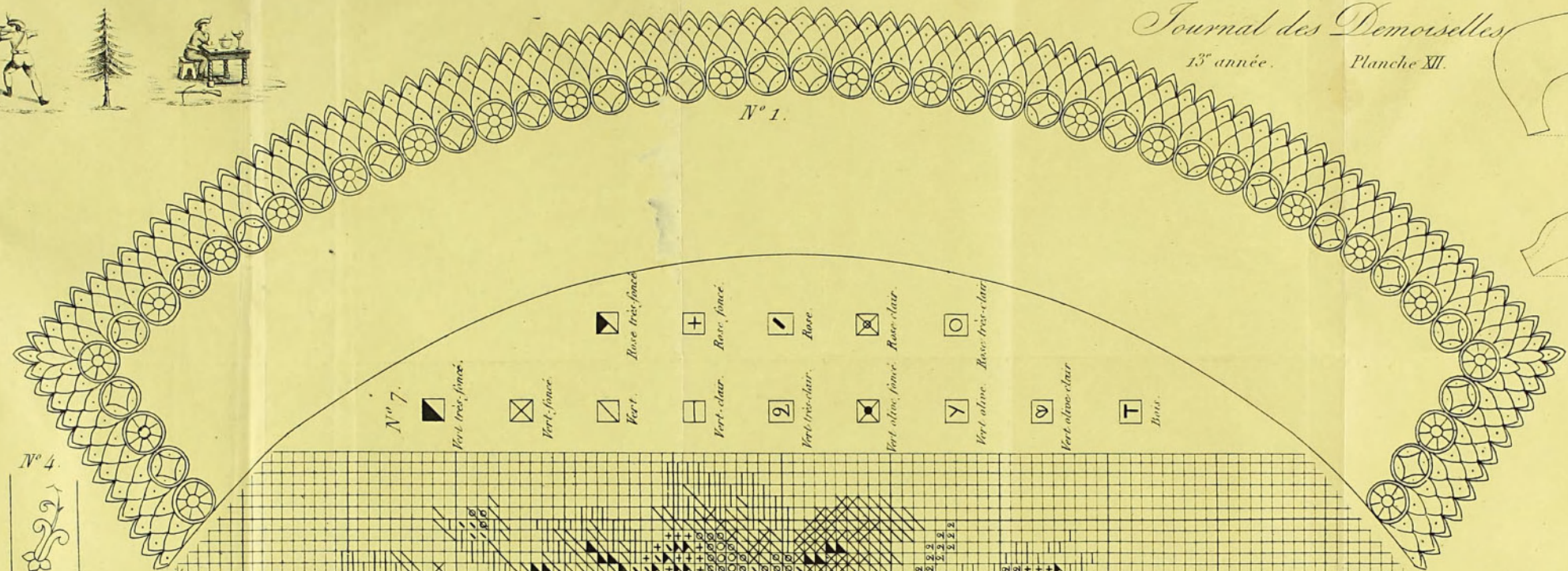
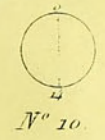
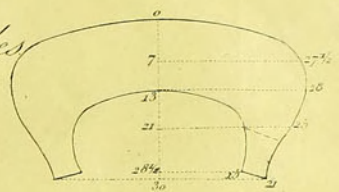
N O P Q

R S T U V

W X Y Z

Loth de Vayron

conservait un souvenir plein d'horreur
du torrent injurieux de sa langue veni-
meuse. Elle jeta Alix par terre, en la tou-



N° 2.

A	B	C	D
E	F	G	H
I	K	L	M
N	O	P	Q
R	S	T	V
W	X	Y	Z



3^{al} Deco C

"U

l'c

A
Mar
père
heu
gran
des
titre
Pad
déri
que
veli
de s
C
dem
avan
trou
Fée
men
ceu
pro